

Portage : du Québec à l'Amazonie

Récits d'échanges et espaces de rencontres

Sous la direction de

Laurent Jérôme, Manoel Ribeiro de Moraes Jr,

Alma Marin et Camille Ouellet

Remerciements

Les membres du groupe Portage Amazone-Saint-Laurent tiennent à remercier chaleureusement tous les partenaires qui ont permis la réalisation de ce projet.

À l'UQAM: le département de sciences des religions, la faculté des sciences humaines, la fondation UQAM, le Griaac/Ciera-Montréal, l'Équipe de recherche sur les cosmopolitiques autochtones ainsi que les professeur.e.s Deyse França, Anne-Marie Colpron et Laurent Jérôme.

Au Québec: l'Université Laval, le Centre Interuniversitaire d'étude et de recherches autochtones (CIÉRA), les communautés de Manawan et d'Essipit, le Ministère de l'Éducation, le Ministère des Relations internationales et de la Francophonie, le ministre Ian Lafrenière, les Offices Jeunesse Internationaux du Québec, le Centre for Indigenous Conservation and Development Alternatives (CICADA), le Cabaret Mado, le Wapikoni Mobile, Marie-Kristine Petiquay et toutes les personnes donatrices lors de la campagne de financement.

Au Brésil: l'Universidade do Estado do Pará, l'Universidade do Oeste do Pará, le Museu paraense Emilio Goeldi, l'Associação de Mulheres Extrativistas do Combu, le groupe Suraras do Tapajós, la communauté de São Francisco da Cavada, la communauté de Jamaraquá, la communauté de Solimões, la communauté de Vila Franca, la communauté d'Arapixuna, l'équipage du *J. Cardoso VII*, le capitaine Valdenor, l'équipe de cuisine composée de Siderlene, Sarah et Breno ainsi que les professeur.e.s Émilie Stoll, Flávia Cristina Araújo Lucas, Seidel dos Santos, Douglas Rodrigues Da Conceição et Manoel Ribeiro de Moraes Júnior.



Titre : Portage : du Québec à l'Amazonie - Récits d'échanges et espaces de rencontres

Auteurs : Jérôme, Laurent; De Moraes Jr., Manoel Ribeiro ; Marin, Alma; Ouellet, Camille

Textes : Avec les contributions de Attalah, Marwan; Bacon Moreau, Milla; Castilloux-Gaboury, Mickaël; Côté, Annabelle; Demers-Campeau, Hubert; Dolan, Janie; Flamand, Dominic; Jam, Micha; Levac, Étienne; Marin, Alma; Marion-Seguin, Geneviève; Mollen-Dupuis, Bérénice; Ottawa-Quitich, Olivia; Ouellet, Camille; Rémillard, Ulysse; Silveira Santos, Leonardo; de Sousa Saraiva, Ozian;

Photos : Buyère, Benjamin; Castilloux-Gaboury, Mickaël; Côté, Annabelle; Jam, Micha; Levac, Étienne; Marin, Alma; Marion-Seguin, Geneviève; Mollen-Dupuis, Bérénice; Ouellet, Camille; Pellerin, Valérie; Rémillard, Ulysse; Ribeiro de Moraes Jr., Manoel

Couverture : Marin, Alma

Logo Portage: Marie-Kristine Petiquay

Impression : Marquis

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2025

Bibliothèque et Archives Canada, 2025

ISBN (imprimé) 978-2-924759-24-0

ISBN 978-2-924759-23-3

Édition portugaise:

Un projet d'échanges et de rencontres



En 2022-2023 s'est tenue la troisième édition du programme court de 2e cycle *Au rythme des eaux* offert par le département de Sciences des religions de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Dans ce livret, nous souhaitons témoigner des diverses rencontres et expériences réalisées par le groupe au cours de cette année, ponctuée par trois séminaires portant sur les cosmologies autochtones du Québec et du Brésil.

À l'automne 2022, dans le cadre du premier séminaire, le groupe s'est d'abord rendu sur le site Matakan, situé sur le lac Kempt, à une trentaine de minutes de bateau de la communauté atikamekw de Manawan. Ce séjour a consisté en plusieurs échanges avec des *leaders* atikamekw au sujet de réalités, d'enjeux et d'initiatives qui sont au cœur des préoccupations de la communauté et de la nation.

Lors du deuxième séminaire, ce sont les cosmologies et les réalités des peuples de la région de l'Amazonie qui ont été abordées. Les étudiant.e.s ont donc pu constater l'imposante diversité de contextes et d'identités ethnoculturelles présente dans cette région en vue de se préparer au troisième séminaire qui allait se dérouler en Amazonie brésilienne.

Cependant, avant de s'envoler vers le Brésil, le groupe a aussi visité la communauté innue d'Essipit. Il est allé à la rencontre de différents interlocuteurs dans le but d'en apprendre davantage sur la communauté et son histoire. À cette étape de la préparation au terrain, des personnes issues des nations Atikamekw et Innues se sont aussi jointes au groupe pour favoriser les échanges sur les réalités autochtones entre le Nord et le Sud.

Cette année de préparation s'est terminée par un séjour de trois semaines au Brésil, dans l'état du Pará, plus particulièrement dans la région du bas-Tapajós. À cette occasion, les étudiant.e.s ont voyagé dans plusieurs communautés autochtones, traditionnelles et riveraines où ils et elles ont pu être initié.e.s aux réalités locales.

Ce livret a donc été écrit dans le but de revenir sur ces expériences en présentant le parcours réalisé par le groupe. Nous présentons d'abord le séjour dans la communauté d'Essipit. Nous avons ensuite souhaité retracer les différents apprentissages apportés par le séjour en territoire brésilien. Enfin, nous rappelons les différents échanges avec la communauté de Manawan à l'aide de portraits des personnes rencontrées.

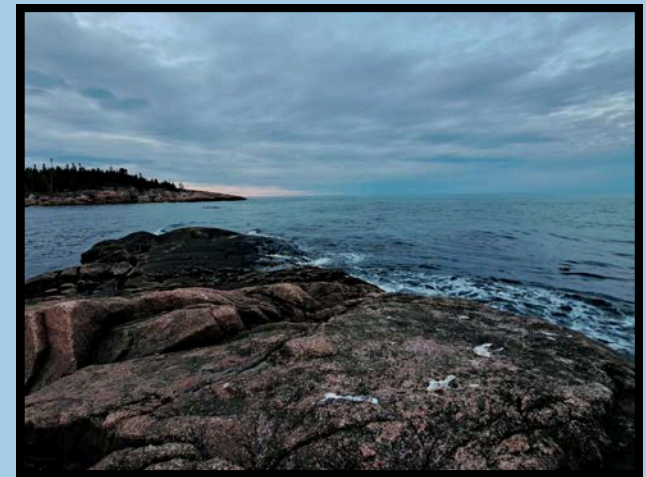
Essipit

Par Milla Bacon Moreau

En mai 2023, nous avons eu la chance de séjourner à Essipit, et avons été chaleureusement accueillis par Ulysse Rémillard, membre de Portage et employé du Conseil de bande d'Essipit. Chaque membre du groupe s'est rendu dans la communauté et a pu apprécier la superbe vue sur le fleuve depuis les chambres des condos Natakam.

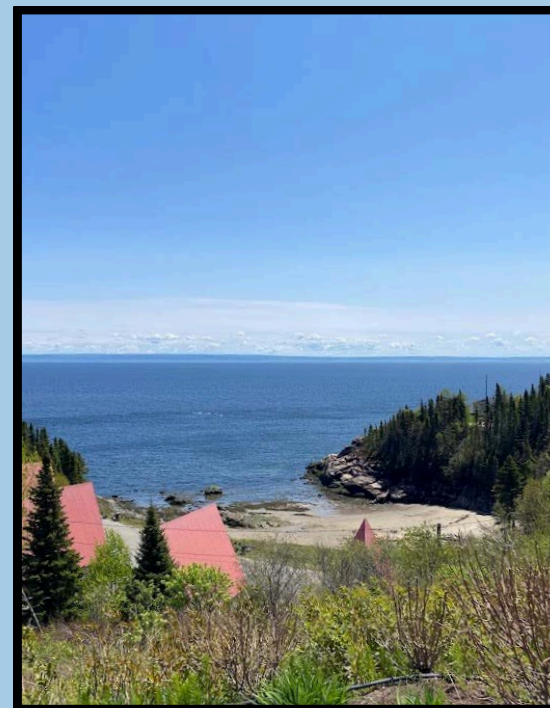
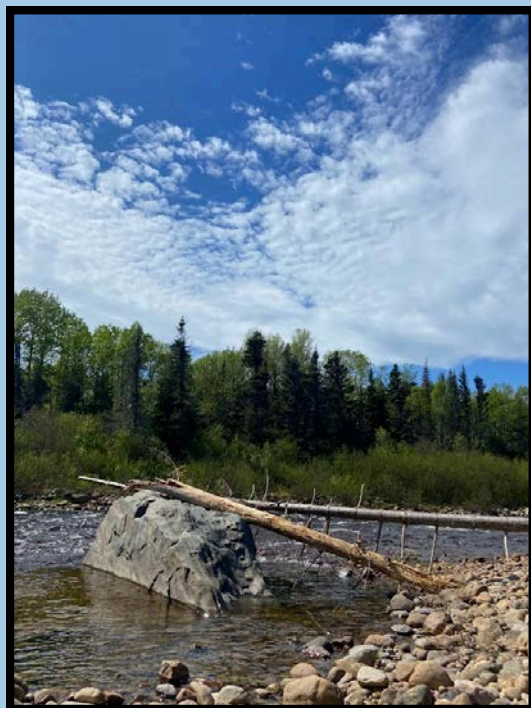
Dans la matinée du 26 mai, nous avons eu droit à une présentation de Suzie Gagnon, employée du Conseil d'Essipit, et de Jean-François Boulianne, gardien du territoire. Ils nous ont présenté un portrait de la communauté ainsi que certains de ses enjeux contemporains. Il a ensuite été question du développement des entreprises touristiques, l'une des fiertés de la communauté, tels les condos-hôtels, les croisières aux baleines, les pourvoiries et bien d'autres.

Après un dîner servi par le café local Kiboikoi, nous avons procédé aux présentations des personnes qui allaient participer au séjour au Brésil. Ce fut une première rencontre pour certains membres du groupe. Nous avons débuté notre première conférence avec Anne-Marie Colpron, professeure spécialiste de la région amazonienne, sur les communautés de la région de Santarém. Pour certains, cela a constitué une introduction visant à nous familiariser avec les groupes autochtones et les enjeux politiques, culturels, religieux, sociaux et économiques que nous allions rencontrer au Brésil. La deuxième présentation a été faite par Marwan Attalah sur les perspectives de la santé en Inde et au Brésil, à l'extérieur du Centre culturel Manakashun d'Essipit. Nous nous sommes ensuite divisés en sous-groupes pour que chacun puisse préparer un plat à partager pour le repas du soir. C'est lors de ce souper que nous avons pu déguster les délicieux mets concoctés par Dominic Flamand, chef cuisinier atikamekw et membre du groupe. Plus tard dans la soirée, certaines personnes se sont dirigées vers Portneuf-sur-Mer pour observer, pêcher et même goûter au capelan avec des habitants du village.



Notre samedi matin a débuté par une présentation de Denis Ross, ancien chef de la communauté. Nous pouvions ressentir la fierté qu'il éprouvait pour l'évolution de sa communauté en l'écoutant raconter les défis rencontrés et les accomplissements réalisés de 1978 à 2012. Ensuite, après le dîner, nous sommes allés faire une petite randonnée pour nous rendre au bord de la rivière et entamer une deuxième conférence de Laurent Jérôme. Sa présentation portait sur la vision du monde des peuples riverains que nous allions rencontrer au Brésil qui est centrée sur l'eau et sur le mode de vie qui en découle. Nous avons ensuite dégourdi nos jambes en jouant au soccer au parc à côté de la rivière et en continuant la randonnée pour explorer les beaux recoins des Escoumins et d'Essipit.

Le séjour à Essipit s'est conclu par un brunch collectif, et chacun est retourné soit à Montréal, à Pessamit ou à Manawan. La prochaine rencontre allait avoir lieu à Belém, dans un tout autre décor!





Amazonie brésilienne

Objectifs du séjour

Le séjour en Amazonie avait pour objectif d'explorer différentes questions:

- **Que signifie vivre dans un environnement où l'eau est omniprésente, et comment cette omniprésence influence-t-elle les visions du monde des habitant.e.s des communautés de la région?**
- **Quels sont les savoirs, pratiques et discours mis de l'avant par ces communautés et comment sont-ils liés à leur façon de se mettre en relation avec les différents biomes amazoniens?**
- **Que représentent les grands projets de développement pour ces communautés et comment se positionnent-elles par rapport à ceux-ci?**



Un trajet marqué par l'eau



Belém do Pará

Par Alma Marin

L'aventure a commencé le 5 août 2023, alors que nous nous sommes rencontrés à l'Estação das Docas, près de la baie du Guajará qui borde la ville. Belém, capitale de l'état du Pará, compte environ 1,5 million d'habitants et se situe en territoire autochtone Tupinambá. Sa situation géographique au confluent de plusieurs fleuves à l'entrée de la région amazonienne lui confère une importance particulière pour le commerce des richesses provenant de l'Amazonie (açaí, caoutchouc, bois, cacao, etc.).

Durant ces premiers jours, nous nous sommes rendus à plusieurs endroits incontournables de la ville, à commencer par le Theatro da Paz. Inauguré en 1878, alors que la ville connaît une croissance économique avec l'exploitation du caoutchouc, il constitue le premier théâtre de l'Amazonie. Son architecture couple des éléments d'art européen avec des symboles de la région.

Nous avons aussi pu arpenter le marché public le plus illustre de la ville et un des plus vieux du pays; le Ver-o-Peso. Celui-ci donne sur la baie, et à sa création au XVIIe siècle, il servait de point de contrôle du poids de la marchandise, expliquant son nom original de Casa de Haver o Peso (Avoir au Poids). Après la révolte du Cabanagem (1835-1840), il a pris le rôle de marché de poisson et de viande. Ce n'est qu'en 1901 que sera inauguré le marché tel qu'il est connu aujourd'hui, avec sa structure de fer caractéristique. Il est possible de s'y procurer divers aliments, plantes et remèdes typiques de la région.

Finalement, un autre lieu important est le Forte do Presépio et son musée. Le fort est le premier bâtiment colonial à être construit à Belém, autour duquel la ville s'est édifiée. Le musée que l'on retrouve en ses murs relate les périodes importantes de l'occupation et de la colonisation de l'Amazonie ainsi que de la rencontre avec les groupes autochtones qui habitaient le territoire à l'époque.



Parque Zoobotânico - Museu Paraense Emílio Goeldi

Par Leonardo Silveira Santos

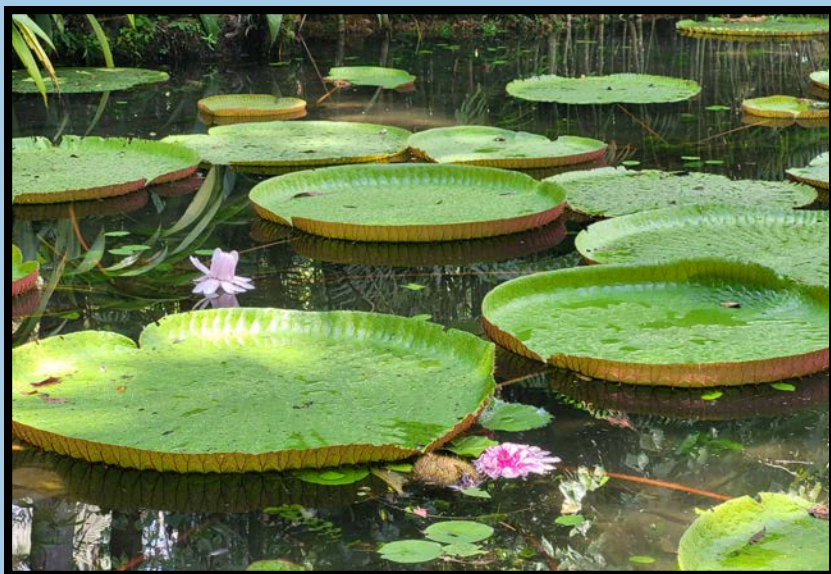
Au centre de Belém, imprégné par l'intense flux de personnes et de véhicules que génère l'une de ses principales avenues, un bloc se détache du paysage de la ville. Il abrite des arbres imposants qui palpitent et résistent au progrès urbain et à l'illusion utopique de la modernité. Le parc zoo-botanique et le musée Emílio Goeldi marquent la présence nécessaire, aussi petite soit-elle, de la forêt amazonienne au cœur de la capitale du Pará. Avec ses 157 ans, le musée Goeldi marque la trajectoire d'institutionnalisation de la recherche en Amazonie brésilienne. La biodiversité, la sociodiversité, la géoscience et l'écologie sont quelques-uns des axes de recherche du centre fédéral. En outre, son travail de diffusion, d'organisation et de conservation des collections bioculturelles de la région est très important. La fascination pour les modes de vie et leurs différents écosystèmes amazoniens fait de Goeldi un point de référence pour les études dans cette région.



Traverser cet espace, c'est pénétrer dans un petit fragment de l'Amazonie. Malgré tout, il est possible de se laisser envoûter par la mosaïque d'arbres verts, les multiples odeurs du jardin botanique et les bruits des animaux qui y vivent ou le visitent. Il est à noter que la faune du parc est composée d'espèces sauvées du trafic d'animaux ou qui étaient en situation de fragilité, notamment celles qui sont nées en captivité.



La visite du parc a été conduite par le professeur Manoel Ribeiro de Moraes Jr., de l'université de l'État du Pará, qui a abordé des sujets relatifs aux études sur les modes de vie amazoniens, en mettant l'accent sur les différentes expressions religieuses autochtones de la région. La relation qui existe entre la flore, la faune, les environnements, les étoiles et les encantados constitue une dynamique d'implications qui donne sens aux mondes biodiversifiés de la nature. Au musée Goeldi, de nombreuses espèces animales et végétales présentes dans son paysage sont enracinées dans de multiples perspectives autochtones. Agoutis, aras, perroquets, singes, jaguars, harpies, urubus-rois, victoria-regia, bromélias, serpents, anguilles et jabutis sont quelques exemples des êtres vivants présents dans le centre d'études et qui revêtent un symbolisme fervent dans certaines cultures de la région. Ainsi, nous ne voyons pas seulement des êtres vivants, mais des entités impliquées dans les visions du monde locales.



La grandeur de la plus grande forêt tropicale du monde est devenue encore plus évidente lorsque nous sommes entrés dans le pavillon d'Eduardo Galvão, qui rend hommage à l'un des plus importants anthropologues du Brésil. L'exposition que l'on y retrouvait s'intitulait "Diversités amazoniennes" et avait le potentiel de nous transporter dans les nombreux mondes de l'Amazonie pour en apprendre un peu plus sur ses aspects biotiques et socioculturels. Après la visite, nous sommes repartis du parc avec l'enthousiasme juvénile de réaliser que les implications entre les modes de vie et les écosystèmes sont indissociables et si grandes qu'elles flirtent avec l'indicible.

Diálogos Amazônicos

Par Micha Jam



Notre arrivée à Belém était aussi marquée par le début d'un rassemblement de taille visant à accueillir les peuples de l'Amazonie ainsi que les plus grands acteurs des mouvements politiques veillant à la protection de leurs droits, du territoire et de leur survie. Cet événement, portant le nom de *Dialogos amazônicos*, précédait la rencontre des grands chefs des États de l'Amérique du Sud, la *Cúpula da Amazônia*, où allaient être débattues des questions environnementales en Amazonie.

Des figures emblématiques y étaient présentes : Joenia Wapichana (Présidente de la FUNAI), Sonia Guajajara (Ministre du Ministère des Peuples autochtones), Raoni Metuktire (*leader* autochtone), ainsi que les représentant.e.s de nombreuses organisations autochtones influentes au Brésil (COIAB, APIB et plusieurs autres).



On y discutait de la santé, de la sécurité alimentaire, du futur de l'Amazonie, des avancées de la science face à la technologie, l'innovation et la recherche académique, de la transition énergétique, des changements climatiques, de l'agroécologie, du développement durable, de l'inclusivité des projets touchants aux communautés locales, du racisme environnemental, de la jeunesse, des femmes, de la justice socio-environnementale et climatique, et bien d'autres.

Les conférenciers et invité.e.s provenaient autant des communautés riveraines, traditionnelles, extractivistes, quilombolas, queer et autochtones, et se distinguaient par la présence d'un éventail remarquable d'âges, offrant ainsi une richesse intergénérationnelle à l'événement en reflétant la diversité des différents groupes d'intérêt habitant le bassin amazonien.

Lors de ces deux journées de conférences, nous nous sommes perdu.e.s au gré des centaines de personnes qui circulaient dans le hangar, de la cacophonie de gens qui discutaient, chantaient, dansaient et présentaient, de la pluralité de couleurs, de pièces d'artisanat, de sons et de peintures corporelles, et plus de 400 conférences qui avaient lieu à chaque coin de l'espace gigantesque qui accueillait l'événement. Nous avons réalisé peu à peu l'opportunité incroyable qui s'offrait à nous : alors que nous discussions depuis près d'un an des réalités autochtones d'une région lointaine à celle que nous connaissons, nous nous retrouvions désormais au centre même des plus grandes revendications amazoniennes, aux côtés des gens qui luttent et portent activement la voix de leur peuple.

Ilha do Combu

Renforcement de la sociobiodiversité locale grâce à l'implication des femmes extractivistes

Par Leonardo Silveira Santos



Le 7 août, un lundi, Belém s'est levée sur une autre journée d'été amazonien. Le soleil, fidèle écuyer de la ville, éclairait et réchauffait le paysage urbain. Sur la Praça Princesa Izabel, dans le quartier Condor, l'un des plus peuplés de la région, au milieu des arbres, des bancs et des hérons, se trouvait le terminal de la voie d'eau. Dans son hall principal, on pouvait voir un montage remarquable composé d'une photographie du poète Ruy Barata, dont le nom baptise le terminal, superposée à un paysage représentant une maison en bois suspendue au-dessus d'une berge et, à l'arrière-plan, la dense plaine inondable (*várzea*) de l'Amazonie. L'image est accompagnée de la phrase "Esse rio é minha rua. Minha e tua, mururé...", célèbre vers de la chanson "Esse rio é minha rua", composée par Ruy Barata et Paulo André dans les années 1970. Le collage d'images place le voyageur dans le monde qu'il s'apprête à rencontrer. Un endroit totalement différent du monde gris de la métropole de Belém.

Nous avons été rejoints par deux professeurs de l'université d'État du Pará, les professeurs Flávia Lucas et Seidel dos Santos, qui ont tous deux une grande expérience scientifique à Ilha do Combu. Au cours d'une brève explication, les chercheurs nous ont fait part de leur expérience de cet environnement amazonien, notamment des rivières, du climat, de la végétation et des modes de vie. Ils nous ont appris qu'il existe deux environnements prédominants dans cette région et qu'ils sont directement liés à la saisonnalité et à l'amplitude des marées: la *várzea* (une végétation adaptée au terrain inondé et à la saisonnalité des marées) et la *terra firme* (un endroit qui n'est pas directement influencé par le régime des eaux fluviales). La rivière Guamá, l'un des cours d'eau qui longe Ilha do Combu, a une couleur de bronze platinée par les rayons du soleil, en raison de l'accumulation de nutriments provenant, en partie, de l'Amazonie andine. Le temps dans la région des îles n'est pas guidé par l'horloge, mais par les eaux. Il existe une géographie empirique qui permet à ses habitant.e.s de savoir quand il va pleuvoir ou quand la marée va monter, et donc de connaître le meilleur moment pour naviguer, cultiver ou récolter.

Alors que nous étions encore sur la rampe du terminal, il était maintenant possible de voir Ilha do Combu d'un œil nouveau. De l'autre côté du fleuve, il y avait une forteresse botanique, une profusion verte qui, comme les eaux, émettait aussi ses rayons argentés dans le mouvement des vents qui agitaient les feuilles et faisaient se refléter le soleil. Le Combu, zone de protection de l'environnement, garde encore avec courage et résistance la plus grande richesse de l'Amazonie : sa socio-biodiversité.

Dans ce monde, les gens impliquent aussi leur mode de vie dans l'environnement local. Connus sous le nom de *ribeirinhos*, les habitants des îles construisent généralement leurs maisons en bois, avec des couleurs vives, sur les rives de l'île. Tout comme certaines espèces botaniques de la *várzea*, ces maisons semblent avoir des racines qui n'acceptent pas d'être enfouies dans la terre, elles émergent du sol humide pour soulever les maisons riveraines. Tandis que l'eau inondait et fertilisait le Combu de ses éléments nutritifs, les sols n'étaient pas en contact direct avec la rivière et donnaient l'image de maisons flottantes.

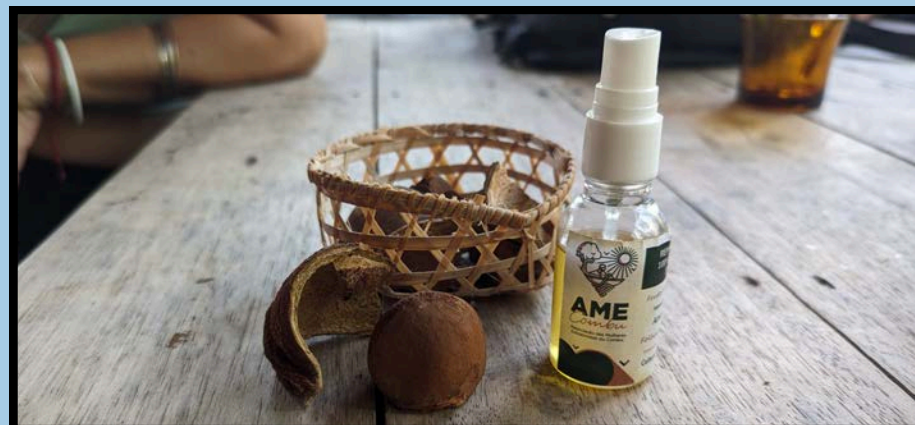


Au fur et à mesure que nous nous rapprochions de l'île, le mur botanique, d'un vert apparemment uniforme, s'effritait sous l'effet d'une perception de plus en plus fine des détails. Notre navigation s'est dirigée vers le *furo da paciência* puis l'*igarapé do Piriquitaquara* (un *furo* est le nom donné à tout bras de rivière qui traverse l'île en permettant l'accès à un autre cours d'eau et un *igarapé* est un cours d'eau qui pénètre et termine son parcours à l'intérieur de l'île). Là, nous avons rencontré Dona Ivanete, l'une des dirigeantes de l'Association des femmes extractivistes du Combu (AME) et l'une des plus anciennes résidentes de l'endroit.

L'association est également connue pour être le berceau de l'*andiroba*, une graine qui provient de l'*andirobeira*, un grand arbre qui peut mesurer 2 m de diamètre et 50 m de haut et qui se caractérise par sa plus grande présence sur les terres inondables. De la graine, on extrait l'huile, une substance connue pour ses propriétés médicinales. Entre les mains de Dona Ivanete et des autres femmes *andirobeiras*, la plante est un enchantement qui se transforme en savon, en répulsif, en pâte à pain, en crème hydratante, en anti-inflammatoire et en d'autres expressions de la vie et de la science riveraines. Outre l'huile d'*andiroba*, l'AME utilise la feuille d'*andirobeira* pour fabriquer ses emballages et utilise également d'autres éléments bioculturels pour fabriquer des bijoux biologiques, des aliments et d'autres produits artisanaux.

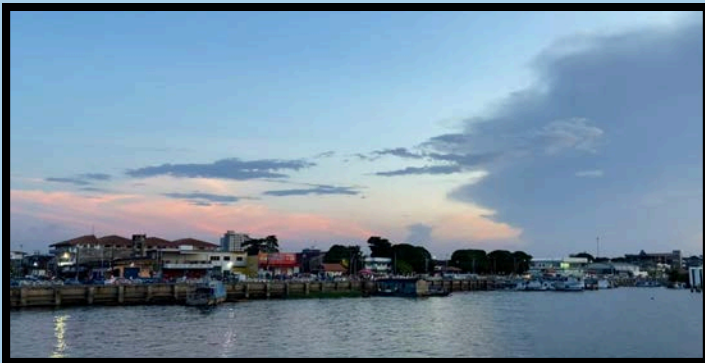
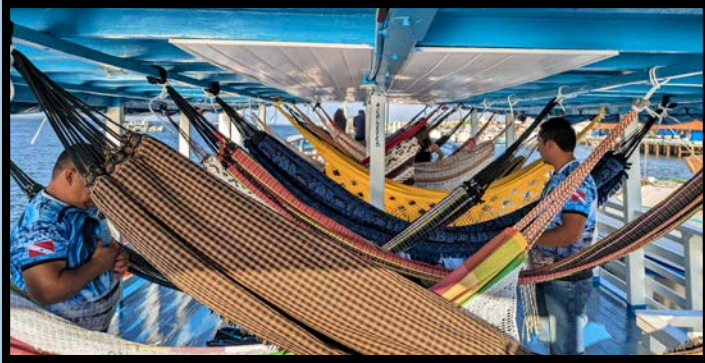
L'utilisation d'autres plantes est le résultat de l'impressionnante diversité de la *várzea* amazonienne. Une telle force peut être observée dans les arrière-cours, ou au mieux, dans les unités bioculturelles. Le cacaoyer, l'açazeiro, l'hévéa, le guarumás, le pracaxis, le paxiuba et le pupunheira sont quelques-unes des espèces qui émergent de cet univers botanique diversifié. Une forêt de significations, de protéines, de médicaments et de connaissances. Il s'agit d'une imbrication, d'une toile du vivant où la biodiversité botanique est garante de la biodiversité animale.

Cependant, certaines menaces ont un impact direct sur le maintien de la diversité, de la production d'huile d'andiroba et, par conséquent, sur le renforcement de l'AME. Les changements climatiques affectent le rythme des eaux, provoquant des précipitations et des marées imprévisibles. Les saisons avec prédominance pour les basses eaux, comme au mois d'août, sont maintenant marquées par de fortes pluies et des inondations. L'andiroba est une graine directement liée à l'eau : "S'il y a beaucoup de pluie, il y a peu d'andiroba. Elle a besoin de pluie, mais le temps n'est pas régulé", nous dit Dona Ivanete. Ainsi, dans l'adversité et face aux défis de la consolidation de l'AME, les femmes extractivistes du Combu ont cherché à renforcer le respect de la socio-biodiversité et des biographies des artisans locaux. Une bioéconomie qui tente de garantir la préservation de l'île, en maintenant les connaissances bioculturelles et en apportant des bénéfices tant aux communautés qu'aux femmes *andirobeiras*.



Santarém

Par Hubert Demers-Campeau



Le 9 août, nous quittons la ville de Bélem pour nous envoler vers Santarém, où le bateau *J. Cardoso VII*, qui allait être notre maison pour les prochaines semaines, nous attendait. Pour notre première journée complète dans la ville, nous avons eu la chance de visiter Santarém avec notre guide, Émilie Stoll, anthropologue spécialiste des populations locales de la région du fleuve Arapiuns. À quelques minutes à pied du port, nous avons visité les institutions chrétiennes, comme l'Église São Raimundo Nonato et le Musée d'arts sacrés. Nous nous sommes ensuite arrêtés à une *loja de artigos religiosos*, c'est-à-dire un magasin rempli de centaines de statuettes représentant les figures les plus importantes du christianisme, des religions afro-brésiliennes (comme le candomblé ou l'umbanda) et des cosmologies autochtones locales. Le magasin renfermait aussi une multitude de flacons contenant herbes, remèdes ou charmes, comme celui de s'accaparer les pouvoirs séducteurs du *boto cor-de-rosa*, un être enchanté au corps de dauphin, qui prend la forme d'un bel homme dans le but de séduire des jeunes femmes dans les villages.

Après cette visite matinale, notre guide a pris le rôle de conférencière pour une présentation donnée directement sur notre merveilleuse embarcation, afin de nous en apprendre davantage sur les populations locales, autochtones, traditionnelles et quilombolas. La présentation portait donc sur ces identités, les pratiques locales, les guérisseurs et les *encantados*, ces entités enchantées omniprésentes qui sont considérées comme les réels propriétaires des territoires de la région.

En après-midi, la majorité d'entre nous sommes allés visiter le marché d'art et d'artisanat, sur recommandation d'Émilie. Nous y avons trouvé de multiples artisans proposant majoritairement des œuvres et produits autochtones de la région du bas-Tapajós. Puis, nous nous sommes redirigés vers notre habitation maritime, de bonne humeur et le portefeuille léger.

Feira do Pescado - No meio do Pitiú (Dans l'odeur du poisson)

Par Geneviève Marion-Seguin et Ulysse Rémillard

Au bout du quai où était stationné notre bateau, un pêcheur avait tendu ses lignes et attendait patiemment que le poisson morde. Assis aux côtés de sa chaudière d'appâts, Carlos Agosto se rendait régulièrement au quai de Santarém après sa journée de travail afin de pêcher le *tucunaré*, son poisson préféré.

L'image de Carlos Agosto qui pêchait devant les immenses bateaux-cargos transportant le soya ou d'autres produits extraits de l'Amazonie, ne pouvait faire autrement que de provoquer certaines réflexions. Les lectures réalisées en préparation de ce cours-terrain nous avaient informés sur la présence de mercure dans la chaîne alimentaire causée principalement par l'exploitation illégale de l'or dans la région. Ces informations ont d'ailleurs été confirmées lors de nos entretiens avec des membres des communautés visitées.



Nous avons donc passé l'avant-midi au "Mercado de Peixe", le marché de poissons de Santarém où nous avons entrepris d'observer clients, pêcheurs, vendeurs, espèces, sons, couleurs, odeurs. L'administrateur, M. Edivaldo José Pinheiro Dos Santos, nous a expliqué la structure organisationnelle du secteur des pêches dans la région. Les pêcheurs professionnels doivent être enregistrés comme tels afin de participer à l'économie formelle et, des contrôles sont fait à plusieurs niveaux afin d'encadrer cette activité. Il existe environ 8000 pêcheurs professionnels répartis dans les 9 régions du Pará. Ceux-ci doivent se conformer aux règlements mis en place régionalement et obtiennent un permis qui définit les espèces, les quantités et les engins utilisés pour la pêche de même que les zones réservées et les périodes où la pêche de certaines espèces est proscrite.

Lors de notre entretien, M. Pinheiro Dos Santos nous a également partagé ses préoccupations face au réchauffement climatique. Le niveau des lagons diminue, certains atteignant même l'assèchement complet. Cela entraîne non seulement la mort des poissons qui s'y trouvent, mais empêche aussi la reproduction de nombreuses espèces qui remontent l'Amazone et ses tributaires pour frayer dans ces écosystèmes. Ces préoccupations, sont basées sur les observations actuelles et elles nous ont été partagées à maintes reprises et sous diverses formes dans toutes les communautés que nous avons visitées ensuite : les lacs et les rivières sont bas, les ruisseaux s'assèchent, il y a moins de poissons, les gens souffrent, il fait plus chaud, la terre risque de ne plus être cultivable. Notre interlocuteur est inquiet pour les enfants et pour les agriculteurs : « O meio ambiente está comprometido ».



Nous avons également discuté longuement avec un des pêcheurs qui était en train de fileter des poissons. Ce dernier nous a notamment informé du contrôle sanitaire que doivent passer les produits destinés à l'exportation, que celle-ci soit nationale ou internationale. Alors que les lames aiguisées de ses couteaux tranchaient minutieusement la chair des poissons, le pêcheur s'approchait de ceux-ci afin de les sentir. Si l'odeur ne lui plaisait pas, il les lançait sur le comptoir derrière lui afin qu'ils soient transformés en *farinha* (farine) de poisson destinée à l'alimentation des poissons d'élevage. En effet, en plus des vendeurs, des revendeurs, des pêcheurs et de l'administrateur, nous avons observé les activités des marchands de poissons d'élevage qui venaient de l'État de Rondônia, situé à 1600 km de Santarém. Le responsable du kiosque de vente de *tambaqui*, installé près du marché, affirmait vendre environ 200 tonnes de poissons de pisciculture par mois dans la seule ville de Santarém. Les taux de consommation de poisson en Amazonie sont les plus élevés au monde, avec une moyenne estimée à 369 g par personne par jour ou 135 kg par an.

Nous avons vu qu'en Amazonie, le poisson fait partie de l'histoire et du développement. S'il est le produit de projets durables, il est aussi la victime et le véhicule de contaminants issus des activités d'exploitation. S'il permet l'union et le rassemblement, il est aussi source de conflits. Nous intéresser au poisson pendant ce séjour au Brésil nous a permis de faire la connaissance d'acteurs avec lesquels nous ne serions pas entrés en contact autrement. Le poisson nous a donc ouvert des portes sur les réalités des peuples de l'Amazonie qu'il nous a été donné de rencontrer. Les communautés que nous avons visitées ainsi que nos visites aux marchés de poissons de Belém et de Santarém nous ont permis de tisser une toile fond sur laquelle s'articule les acteurs d'un merveilleux *pitiú*, au milieu duquel nous nous retrouvons maintenant avec eux.

São Francisco da Cavada

Par Étienne Levac

São Francisco da Cavada est l'une des cinq communautés Munduruku du Plano Alto, située à une quarantaine de kilomètres de la ville de Santarém et seule communauté que nous avons rejoint par voie terrestre. Nous sommes monté.e.s dans le bus à 5h30 du matin à partir du Mercado 2000 de Santarém. En route, le paysage défilant par la fenêtre est passé de la ville à la forêt pour finalement devenir des champs pendant un long moment. Une fois arrivé.e.s dans la communauté, c'est toute l'équipe professorale de l'école primaire ainsi que le cacique (chef) Josenildo qui nous ont accueillis dans l'une des deux classes de l'établissement.

Dans une perspective pédagogique de valorisation de la culture et des savoirs Munduruku, les professeur.e.s nous ont parlé des sujets qui étaient abordés dans le cours de « notorios saberes », les savoirs notoires. Dans le cadre de ce cours, les jeunes ont l'occasion d'apprendre notamment l'utilisation des plantes médicinales, des techniques d'artisanat, les motifs des peintures corporelles de leur région ainsi que les danses et la musique munduruku. Nous avons également eu l'immense privilège de pouvoir assister à une prestation de ces danses par les élèves de l'école. Les professeur.e.s ont évoqué les efforts de valorisation de leur langue maternelle : ce sont les élèves plus vieux, sous la supervision de professeur.e.s, qui enseignent des mots, des phrases et des expressions aux plus jeunes. Lors de nos échanges, nous avons pu parler de la place des sports traditionnels lors des fêtes locales, comme la semaine des peuples autochtones en avril, la nuit culturelle en juin ou la semaine de la mère terre en septembre, organisée à la place de la fête du jour de l'indépendance du Brésil (7 septembre 1822). Les compétitions sportives organisées lors de ces fêtes sont notamment le tir à l'arc et des épreuves de course d'ascension des troncs d'açaï, un arbre qui peut faire plusieurs mètres de hauteur.



Après nos échanges, alors que nous partagions un repas de poisson et de farine de manioc, Josenildo nous a affirmé fièrement que leur école était un espace pour renforcer l'identité et la culture munduruku chez les jeunes. Pour lui, l'école est un lieu important dans la lutte pour la protection du territoire, dévasté par les orpailleurs et les *fazendeiros* (fermier) du sud du pays. Il a pris le temps de nous raconter comment l'activité des orpailleurs avait empoisonné au mercure puis détruit un ruisseau qui était un lieu de vie et de rassemblement pour la communauté. Il nous a aussi expliqué que les champs que nous avons traversés lors de notre trajet étaient l'œuvre des *fazendeiros* qui tentaient de se rapprocher toujours plus près de la communauté afin d'y développer des monocultures de millet et de soya. Ce cycle de dépossession territoriale mis en place par les *fazendeiros* s'appuie sur une utilisation des pesticides pour préserver leurs récoltes, ce qui tue les arbres et rend malades les membres de la communauté. En évoquant l'importance du territoire dans les processus de guérison, l'identité et la culture munduruku, les jeunes comprennent ce qui est menacé par l'exploitation agressive de la forêt. L'école est un lieu d'apprentissage comme il est une réponse politique contre ce cycle.

Nous avons dit au revoir à nos hôtes depuis nos sièges de l'autobus en discutant de tous ces échanges alors que les champs bordaient la majorité de la distance jusqu'à la ville et que d'autres passagers, sacs de soya et de millet en main, allaient les vendre au Mercado 2000.



Alter-do-Chão

Un territoire de lutte

Par Camille Ouellet

Le 12 août, nous sommes arrivé.e.s à Alter-do-Chão, petite ville située à 2 heures de bateau de Santarém. C'est un endroit magnifique, et nous avons rapidement saisi pourquoi c'est une destination touristique très prisée, entre les plages réputées d'Ilha do Amor et l'ambiance dynamique de la place centrale. Depuis plusieurs décennies maintenant, le tourisme est la principale activité économique d'Alter-do-Chão, ce qui signifie de nombreux enjeux pour le peuple borari, qui a occupé et occupe toujours ces terres. Leurs luttes pour la protection et la reconnaissance de leur territoire se confrontent à la pression grandissante de la spéculation immobilière et aux développements liés à l'industrie touristique.

Depuis 2003, cette lutte est menée par le peuple borari d'Alter-do-Chão, qui inscrit ses actions dans le cadre d'un processus d'affirmation et de résistance autochtones pour la défense de son territoire ainsi que de son mode de vie. Les menaces proviennent également de l'exploitation agressive des territoires de la région pour ses ressources et des feux de forêts. Bien qu'il soit impliqué dans le processus de démarcation de leurs terres, le peuple borari doit faire face à des conflits territoriaux et économiques multiples et violents. Si nous avons pu profiter de ce que ces magnifiques eaux et terres avaient à nous offrir lors de cette chaude journée, nous avons également été marqués par ces luttes et ces résistances qui coexistent avec ces paysages idylliques. La soirée a aussi permis de se familiariser avec le carimbó, danse typique du nord du Brésil, dont les racines sont à la fois afro-brésiliennes, autochtones et portugaises. N'oublions, pour terminer, que cette ville est aussi le lieu où se trouve le restaurant de notre cheffe cuisinière, Siderlene, qui en vaut très certainement le détour!



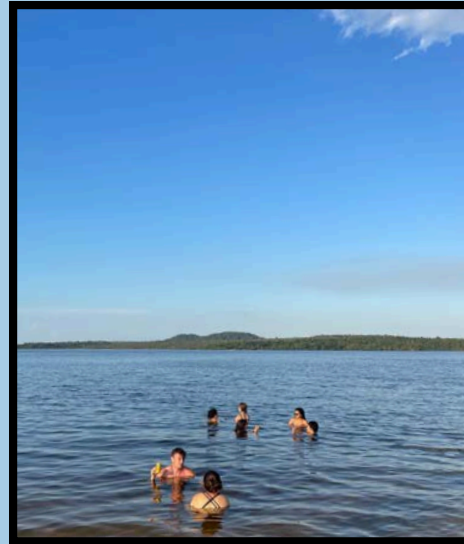
Un après-midi d'échanges...

Par Camille Ouellet

C'est également à Alter-do-Chão que nous avons fait la rencontre de quatre étudiant.e.s autochtones de l'Université fédérale de l'Ouest du Pará (UFOPA) : Alexandre, Liliane, Jackson et Andressa. Ils et elles se sont présenté.e.s, puis se sont lancé.e.s dans un récit de l'histoire de la mobilisation et de l'organisation politique autochtone dans le Bas-Tapajós, ayant mené à la création du *Conselho Indígena Tapajós Arapiuns* en 2000. Alexandre nous a expliqué que la mise place de ce conseil, dont la mission est notamment d'assurer des services différenciés et de soutenir les communautés, a eu une grande influence dans les réflexions de l'UFOPA, créée en 2009.

Nous avons pu comprendre les différentes spécificités de l'université en matière d'accueil des étudiant.e.s autochtones, riverain.e.s et quilombolas. Depuis 2012, grâce au travail des étudiant.e.s autochtones, il y a également une direction académique autochtone au sein de l'organisation des disciplines. Nous avons pu mieux comprendre les actions administratives de l'université, comme le processus spécial d'admission pour les étudiant.e.s autochtones, les bourses automatiques et le cours de formation de base, qui sert de mise à niveau.

La discussion s'est ensuite poursuivie de manière informelle, alors qu'une partie du groupe a profité d'une baignade pour poursuivre les discussions sur les processus d'auto-identification, de reconnaissance, ainsi que sur les particularités du Brésil et du Canada à cet effet.



Coletivo de Mulheres Indígenas Suraras do Tapajós

Par Olivia Ottawa-Quitich et Camille Ouellet

Le lendemain nous nous sommes dirigés avec entrain vers la maloca (maison d'enseignement) où nous attendaient des représentantes du Collectif des femmes autochtones *Suraras do Tapajós*, collectif qui rassemble depuis 2016 des femmes provenant de différents peuples autochtones de la région. Leurs objectifs sont nombreux : elles luttent contre la violence et le racisme envers les femmes, en visant notamment à donner accès à des soins culturellement appropriés. Lors d'événements, elles se rassemblent et travaillent sur différents dossiers, réalisant aussi des ateliers de connaissances traditionnelles ainsi que des formations, afin d'outiller les femmes et leurs communautés au niveau politique et économique. Nous avons d'ailleurs pu voir certains de leurs produits, notamment les vêtements arborant les graphismes des peintures corporelles et des bijoux. Elles nous ont expliqué que la défense des territoires et des modes de vie passe par l'*empowerment*, à travers la création de réseaux ainsi que par l'occupation d'espaces pour visibiliser leurs cultures et leurs luttes. D'ailleurs le terme *Surara* signifie guerrière en langue nheengatu.

De nombreux parallèles peuvent être faits avec le travail de Femmes Autochtones du Québec, mais aussi avec le Principe de Joyce, élaboré suite au décès tragique de Joyce Echaquan. Lors d'un échange riche en émotions, son histoire a été partagée aux femmes du collectif, qui ont reconnu et partagent elles aussi, de nombreuses histoires de violences.



Chamanisme Tupinambá en Amazonie

Par Ozian de Sousa Saraiva

Dans la basse Amazonie, certaines cérémonies autochtones se déroulent dans des espaces de *pajelança* (chamanisme) et les *encantados* (esprits enchantés) se manifestent. Ils sont classés par sphères ou champs naturels de la *mata* (forêt), de la terre, de l'eau (rivières/fleuves) et de l'air. Le Pajé Natu Tupinambá, originaire du territoire Borari dans le bas-Tapajós, pratique dans une région urbaine et hautement touristique à Alter-do-Chão. Il travaille dans une zone spécifique de sa maison, l'arrière-cour, c'est-à-dire une unité bioculturelle, où il accueille différentes personnes et groupes pour des soins corporels et spirituels. Lors de notre passage chez lui, nous avons participé à une cérémonie du coucher du soleil. Les *encantados* ont été convoqués - par une bénédiction sacrée autochtone, une *áurea* - dans le but de renforcer le corps et l'esprit/l'âme. Pour cette cérémonie, les éléments physiques étaient également représentés naturellement par la terre, la forêt, l'eau et l'air, éléments rappelés dans différents objets ou différentes actions..

La terre : avec un pot d'argile qui abritait d'autres éléments naturels tels que l'eau, les branches et le feuillage, et renvoyait au lieu même où se déroulait le rituel, une cour en terre battue où les participant.e.s avaient un contact direct avec leurs pieds, leurs mains, leurs genoux et leur tête inclinées vers la terre, c'est-à-dire toutes les extrémités humaines tournées vers l'élément d'argile, la terre.

La forêt : en fumant des feuilles d'arbres sacrées, avec des cigares sacrés faits d'écorce de bois, le serpent tissé à partir de lianes, des maracas faites de petites Calebasses tirées de plantes de la forêt, mais qui peuvent également être cultivées dans les unités bioculturelles.

L'eau : préparée avec diverses herbes et feuillages, était aspergée sur les extrémités du corps humain (tête, mains et pieds) à l'aide de petits feuillages végétaux.

L'air : l'odorat qui agissait plus intensément lors des longues inhalations de fumée et avec l'odeur forte des herbes, en inhalant non seulement l'air, mais aussi tout ce que l'air représente au moment du rituel : l'abandon et l'absorption, la vie elle-même.



La cérémonie s'est déroulée au milieu des arômes d'essences naturelles de racines sacrées et de beaucoup de fumée. Tout a été préparé avec des herbes de l'Amazonie, ce qui a accru les sensations et a été alimenté par de forts sentiments de gratitude de la part du groupe. Un cercle a été formé, chacun restant debout la plupart du temps. Une fois le cercle organisé, le Pajé Natu Tupinambá s'est réuni avec ses assistant.e.s pour organiser les détails de la cérémonie qui allait commencer. Il portait une coiffe de plumes bleues, jaunes et rouges, et était vêtu d'un grand gilet qui lui descendait jusqu'à la taille, fait de plumes bleues avec des bords jaunes.

Les éléments de la cérémonie étaient centrés au milieu du cercle humain : a) le pot d'argile avec de l'eau et des herbes préparées ; b) le serpent de vigne (coloré en rouge, noir et blanc) ; c) du feuillage et des herbes ; d) trois maracas - une pour le Pajé, et deux pour ses assistant.e.s (un homme et une femme).



Six chansons faisaient partie du rituel. Les chants présentaient des aspects modaux et tonaux. L'utilisation des maracas mettait l'accent sur les rythmes, structurés en motifs ternaires et quaternaires simples (3/4 et 4/4). Certaines mélodies étaient modales, d'autres tonales, certaines sous forme de réponse, d'autres plus chantantes, toujours à l'unisson, et à la fin un mantra - le mantra du coucher du soleil.

À la fin de la cérémonie, nos regards se sont portés sur le coucher de soleil, créant des ombres et des éclats de lumière qui brillaient à travers le feuillage des arbres de l'arrière-cour entourée de cocotiers, apportant des ombres fraîches dans une atmosphère agréable, propice à la formation de réflexions et de souvenirs.

Escola da floresta: une expérience innovante en matière d'éducation environnementale

Par Leonardo Silveira Santos

Le 14 août, nous avons participé à une expérience à l'Escola da Floresta. Situé à environ 2 km du centre de la ville, l'espace éducatif s'étend sur 33 hectares et se trouve dans une zone de protection de l'environnement de la municipalité de Santarém. Le site cherche à encourager une éducation différenciée, où le projet pédagogique est centré sur le renforcement et l'implication de la socio-biodiversité locale. Composé de professionnels issus de différents domaines, tels que des biologistes, des ingénieurs forestiers, des éducateurs, des spécialistes des sciences sociales et des détenteurs de savoirs notoires, le personnel de l'organisation a cherché à éduquer par le biais de l'interrelation entre les sciences académiques et locales.



Dès le début de notre promenade, nous sommes tombés sur un espace circulaire entouré de forêt et de quelques plantes en pots. C'est là que les professeur.e.s de l'Escola da Floresta s'étaient rassemblé.e.s pour nous accueillir. L'acte a été célébré par une effusion de Puranga Pesika, signifiant "bienvenue" en nheengatú, une langue parlée par différents peuples autochtones de la région du Tapajós. Ensuite, toujours en nheengatú, nous avons participé au chant de Maranbiré, qui comportait plusieurs mentions de Tupã - connu comme le Seigneur du Tonnerre et/ou le créateur de l'univers par certains peuples autochtones tupi-guarani. La musique était rythmée par la maraca et par un battement constant du pied droit sur le sol, une manière d'appeler les esprits ancestraux et les divinités autochtones à la réunion. Tupã, Sol, Mata et Rio ont été appelés à chanter avec nous. Le chant a également servi à demander la permission d'entrer sur le territoire, une pratique très courante dans les communautés traditionnelles. On croit que chaque endroit est occupé par un habitant, donc pour entrer dans la forêt, la rivière ou le ruisseau, il faut le demander, avoir du respect.

Dans le cadre du rituel d'entrée, nous avons reçu un "bain" d'oriza. La branche de cette plante a été trempée dans une bassine d'eau, puis l'un des membres du personnel de l'école a secoué la plante dans notre direction. L'odeur unique de l'oriza s'exhalait et remplissait l'espace d'une odeur agréable et indescriptible. Nous étions maintenant prêts à commencer notre promenade autour de l'école, que Dona Teresinha Lobato, l'une des plus anciennes membres du personnel de l'école, a sagement renforcée en tant qu'identité autochtone, "nous sommes sur le territoire Borari".

Nous nous sommes dirigés vers une maison au toit de chaume, la "maison du *seringueiro*". L'hévéa est un arbre qui peut atteindre jusqu'à 30 mètres de long et 60 centimètres de diamètre. Ceux qui savent s'en occuper correctement, qui ne lui nuisent pas, sont connus sous le nom de *seringueiro*. Au Brésil, être *seringueiro*, c'est être reconnu comme appartenant au groupe des communautés traditionnelles brésiliennes, c'est-à-dire des personnes qui occupent et utilisent des territoires et des ressources naturelles pour leur reproduction culturelle, sociale, religieuse, ancestrale et économique (décret fédéral n° 6.040 du 7 février 2000). Du XIXe siècle au début du XXe siècle, l'extraction de la sève laiteuse (appelée latex) de l'hévéa a été le principal atout de l'économie amazonienne. Dans cette optique, l'école propose de raconter un peu l'ethnohistoire de l'hévéa et de présenter une maison typique utilisée par les *seringueiros* lors de la manipulation du latex. Il convient de mentionner que juste à l'entrée de la maison, il y avait une bannière en l'honneur de Chico Mendes, l'un des principaux *leaders* de la préservation et de l'utilisation durable de la forêt tropicale amazonienne qui a été brutalement assassiné en 1988, après avoir reçu plusieurs menaces de mort. Cependant, l'école garde vivante la mémoire de l'activiste et tente de propager ses enseignements en matière de respect de l'environnement.

Poursuivant notre promenade, nous nous sommes rendus à une pépinière botanique. Dans cet espace, les élèves de l'école forestière apprennent la gestion des sols ainsi que les soins, les utilisations et les significations des plantes alimentaires, médicinales, aromatiques et ornementales. L'Espada de São Jorge, le pião-roxo, le pau-de-angola et la mucuracá sont quelques-unes des entités botaniques présentes dans la pépinière et représentent un échantillon de la biodiversité de l'Amazonie. Le contact avec l'environnement éveille et renforce la conscience environnementale des élèves et leur engagement.

Nous avons ensuite abordé le sujet des festivités locales : le *Sairé* est la plus grande fête d'Alter-do-Chão et mêle des éléments religieux et environnementaux. En Amazonie, il est courant que chaque localité ait au moins une fête dédiée à un saint; célébrations traditionnelles où le sacré et le profane cohabitent dans un même espace. Le *Sairé*, vieux de près de trois siècles, est organisé à la gloire du Saint-Esprit et comprend des danses, de la cuisine et des représentations d'entités : le dauphin tucuxi et le dauphin rose. La représentation des dauphins est l'un des actes les plus attendus des festivités du *Sairé*, une étape qui établit la culture et l'imagerie locales autour du dauphin d'Amazonie.



Dans le cadre de notre expérience à l'Escola da floresta, nous avons appris à représenter la structure initiale de la procession du *Sairé*. Nous avons été divisés en deux groupes, les *mordomos* (hommes) et les *mordomas* (femmes), chaque groupe étant chargé de porter en parallèle un tronc d'arbre, c'est-à-dire, le mât. À la tête marchaient le capitaine, qui représentait le guide de l'arche de Noé, et la *Saraipora*, une femme qui portait l'un des symboles les plus emblématiques du *Sairé*, son arc. Faite de lianes et décorée de rubans colorés, la structure fait référence à l'arche de Noé. On peut y voir la présence de quatre croix au-dessus de quatre demi-cercles, qui représentent Dieu (le plus grand demi-cercle), le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Nous avons donc fait notre procession à travers la forêt, comme s'il s'agissait d'une présentation symbolique à tous les êtres de Mère Nature. Le groupe avançait jusqu'à l'endroit où les mâts seraient plantés dans le sol et décorés de rubans et de fruits locaux. Un riche aperçu de ce que sera la fête de *Sairé*, se déroulant en septembre, et de tout le bioculturalisme impliqué dans sa célébration.



À l'endroit où les mâts ont été dressés, il y avait également un autre espace : la maison de la farine. Nous avons pu y observer tout le processus de fabrication, non seulement de la farine, mais aussi de toute une chaîne alimentaire qui tourne autour de la gestion du manioc, un des principaux ingrédients de la table amazonienne. Pains, biscuits, tucupi (liquide jaune extrait de la racine de manioc), cauim et caxiri (boissons fermentées), farines, gommés et bien d'autres encore témoignent de l'importance du manioc dans le régime alimentaire des peuples autochtones.

L'expérience en terre borari a renforcé la valeur de l'enseignement en réseau, dans l'interrelation des connaissances appliquées à la construction participative de l'enseignement. Nous avons dit au revoir à cette institution de la même manière qu'à notre arrivée, en chantant la chanson de Maranbiré et en rendant hommage à la forêt. Nous avons emporté avec nous l'expérience et l'envie de façonner les chemins de l'éducation pour valoriser l'implication des savoirs. *Kuekatu reté* (merci beaucoup), Escola da Floresta.

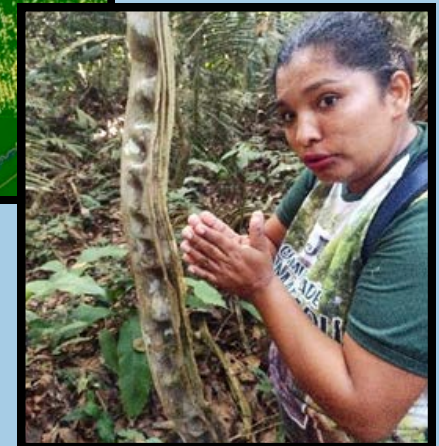
Jamaraquá

Par Geneviève Marion-Seguín

Jamaraquá est une des 28 communautés traditionnelles situées dans la FLONA, soit la Floresta Nacional do Tapajós (Forêt National du Tapajós). Les FLONA sont des aires de conservation fédérales dans lesquelles certaines activités socioéconomiques durables sont autorisées. Les activités pratiquées par les habitants de la FLONA do Tapajós combinent le tourisme communautaire, la gestion durable des ressources forestières et la vente d'artisanat. Cette FLONA est entourée de terres exploitées par les activités agricoles intensives, principalement liée à la production de soja. Grâce à la pratique d'activités durables, les habitant.e.s de la FLONA réussissent à générer un revenu tout en assurant la préservation de leur milieu de vie.

Lors de notre visite à Jamaraquá, nous avons eu l'opportunité de participer aux activités de tourisme communautaire proposées par la communauté. Nous avons débuté avec une randonnée guidée de 9 km dans la forêt au cours de laquelle nos guides nous ont partagé différents savoirs sur les espèces animales et végétales croisées sur notre chemin. La première espèce apparaissant dans mon carnet de terrain est le *breu branco*, un arbre dont la résine est employée en inhalation contre les affectations du système respiratoire. Plus loin sur le chemin, notre guide nous a présenté une liane noueuse dont la forme rappelait celle d'une échelle, d'où son nom *escada de jabuti* qui se traduit par «escalier de tortue» et qui est utilisée pour traiter de nombreuses affectations, dont la diarrhée. Notre guide nous a également introduits à différentes espèces de fourmis utilisées par les habitant.e.s de la FLONA pour leurs propriétés diverses. L'une d'entre elle, une espèce de *saúva* (fourmis coupeuses de feuilles), dont la tête a une saveur prononcée de zeste de citron, leur permettait de préparer des caipirinhas spéciales... Notre guide nous a expliqué que les *saúvas* coupent des morceaux de feuilles qu'elles transportent jusqu'au nid afin de créer et alimenter ensuite le champignon qui leur sert de nourriture. Une autre espèce de fourmis utilisée par les habitant.e.s de la forêt est la *tapiba*. Lorsqu'écrasée, cette fourmi dégage une odeur parfumée aux propriétés insectifuge.

https://apublica.org/2023/04/flona-do-tapajos-e-modelo-de-como-manter-a-amazonia-em-pe-e-com-renda/#_



Au cours de cette randonnée, nous avons appris que les habitant.e.s de la FLONA construisent leurs maisons avec les feuilles d'une espèce de palmier appelée *palmeira do curuá* en portugais. Les jeunes feuilles appelées *palha branca*, qui peut se traduire par « paille de couleur claire », servent à fabriquer les toits alors que les murs sont fabriqués avec la *palha preta* ou « paille foncée » ce qui fait référence aux feuilles matures. D'après notre guide, ces constructions ont une durée de vie de cinq à six ans.

Pendant le trajet qui dura environ une heure et demie, elle nous a également montré une espèce d'arbre, le *lacri*, dont la sève, mélangée à du tabac ou au fruit du jenipapo sert à l'élaboration des peintures corporelles. Nous avons aussi croisé un *piquia*, lequel selon notre guide est le plus vieil arbre de la communauté avec le *sumauma*, un autre arbre centenaire et le plus grand de la FLONA. Nous avons aussi rencontré le *cumarú*, arbre duquel proviennent les fèves de tonka, le *morototó* dont les graines sont utilisées dans la fabrication d'artisanat par les femmes de la communauté et le *itaúba* dont le bois est utilisé pour la fabrication des pirogues. La randonnée s'est terminée par une baignade dans un cours d'eau cristalline (*igarapé*) situé au milieu de la forêt. Loin d'être terminée, notre expérience de tourisme communautaire à Jamaraquá s'est conclue à la tombée du jour avec une excursion en canots motorisés lors de laquelle nous sommes partis à la recherche des *jacaré*, soit des alligators. L'expérience de naviguer ces cours d'eau dans l'obscurité se suffit à elle-même. Entendre le chant des grenouilles et les sons nocturnes de l'Amazonie permet une entrée en contact avec d'autres dimensions relationnelles desquelles participent les habitant.e.s de Jamaraquá qui naviguent ces eaux et repèrent les animaux dans la noirceur.

Tous ces savoirs partagés par nos guides nous ont introduits au riche réseau relationnel que les habitant.e.s des communautés de la FLONA entretiennent avec la forêt. Alors qu'elle leur permet d'avoir accès à divers remèdes, à du matériel pour se loger et se déplacer, à la création d'artisanat et plus encore, les habitant.e.s de Jamaraquá, pour leur part, contribuent à sa préservation au travers des activités de tourisme communautaire.



Biojoias de Jamaraquá

Par Annabelle Côté

La communauté de Jamaraquá se spécialise dans l'écotourisme et la production artisanale. Elle produit de nombreux objets faits à partir de latex. Le latex, sève de l'hévéa, est récolté à la main dans la forêt amazonienne. Une technique bien précise est employée. Elle consiste à faire des encoches dans l'arbre de manière diagonale afin de permettre une bonne régénération de l'arbre. Le latex liquide, qui ressemble à du lait, s'écoule tranquillement de ces encoches pour être récolté dans un récipient, avec le même principe que la récolte d'eau d'érable au Québec. Il faut ainsi plusieurs arbres et plusieurs récipients pour obtenir une quantité de latex suffisante pour le travailler. Ensuite débute le processus de transformation du latex afin qu'il soit utilisable pour la production artisanale. D'abord, le latex pur est mélangé à de l'eau. Ensuite, un liquide acide, comme du vinaigre, est ajouté au mélange afin de permettre sa coagulation. Le produit est ensuite teint, puis s'en suit l'écémage et le pressage du latex. Les carrés de latex sont mis à sécher durant environ une semaine. Finalement, il ne reste plus qu'aux artisan.e.s de le couper dans les formes désirées et de produire des bijoux et autres objets d'artisanat à partir de ce matériau.



Les produits sont souvent très colorés et diversifiés, allant des bijoux comme des boucles d'oreilles ou des colliers aux carnets de notes faits à partir de papier recyclé en passant par les porte-clés. Les artisan.e.s de la communauté produisent de manière individuelle tous ces produits, chacun.e chez soi, mais la vente se fait de manière collective. Plusieurs autres produits sont offerts par la communauté, entre autres, l'huile d'andiroba et les bijoux faits de semences de *morototó*. L'huile d'andiroba a de multiples propriétés, notamment antibactérienne, cicatrisante et anti-inflammatoire, et est extraite à partir des semences de l'arbre d'andiroba, dont plusieurs se trouvent sur le territoire de la communauté. Les semences de *morototó*, provenant de l'arbre *schefflera morototoni*, sont récoltées au sol et sont aussi beaucoup utilisées dans la production de bijoux artisanaux. Chaque grain est percé à l'aide d'une aiguille en son centre et enfilé de façon à former un bracelet ou un collier. Ces semences peuvent aussi être teintées de multiples couleurs. Ces bijoux sont souvent complétés d'un noyau d'açaï pour permettre de le fermer. Les femmes jouent un rôle important dans cette communauté, où elles ont été fortement impliquées dans toutes ces activités lors de notre séjour, qu'elles soient guides de la forêt, qu'elles dirigent les canots la nuit à la recherche d'alligators ou qu'elles nous expliquent leurs techniques artisanales. Merci à la communauté de Jamaraquá pour son chaleureux accueil!

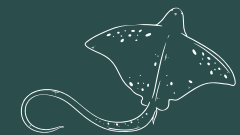


Visite au bateau-hôpital : Papa Francisco

Quelque part dans les environs de Jamaraquá, nous avons eu la chance de rejoindre le bateau-hôpital Papa Francisco, suite à une malencontreuse rencontre avec une raie. Heureusement, la blessure n'était que superficielle, l'équipage du bateau, puis le personnel médical ont prit en charge la situation. À bord de cette embarcation travaille une équipe médicale multidisciplinaire coordonnée par un frère franciscain, qui navigue sur l'Amazone pour procurer des services de santé et des consultations médicales dans les communautés riveraines depuis 2019.



Un grand merci!
Et surtout, n'oubliez pas de garder vos pieds au sol dans l'eau!



Solimões

Par Mickaël Castilloux-Gaboury

Le 17 août, nous sommes arrivés à Solimões, une *aldeia* du peuple Kumauara située sur la rive ouest du fleuve Tapajós, dans une portion de terre qui, à l'ouest, est aussi bordée par le fleuve Arapiuns. À peine arrivés, nous constatons déjà la paisibilité qui imprègne les lieux, un constat certainement alimenté par le chaleureux accueil que nous ont offert nos hôtes.

Tout comme la plupart des communautés et *aldeias* visitées dans la région, notre introduction aux réalités de la collectivité s'est d'abord faite via la visite de l'école, ainsi que par la rencontre avec les élèves et le corps professoral. Encore une fois, nous avons pu y constater l'importance que revêt l'enseignement des « savoirs notoires », c'est-à-dire les savoirs sur la langue nheengatu, le territoire, les plantes, les peintures corporelles et tout élément constitutif de la culture locale. Ces savoirs sont en effet bien vivants à Solimões, ce qui s'illustre notamment par l'important rôle qu'ont les guérisseuses au sein de la communauté. Ces dernières ont d'ailleurs été d'une aide remarquable pour quelques personnes de notre groupe qui vivaient alors certains maux physiques.



Après s'être rassasiés autour d'un bon repas offert par la communauté, nous avons tous et toutes été invité.e.s à rejoindre un cercle de discussion regroupant plusieurs personnes de la communauté, dont des aîné.e.s, des guérisseuses (*Pajé*), des enseignant.e.s, des jeunes, et des acteurs politiques locaux. Dans ce contexte, nous avons eu le privilège d'échanger sur les réalités et défis actuellement vécus par la communauté de Solimões et par les peuples autochtones de l'Amérique du Nord, ces réalités étant étonnamment comparables.



Vila Franca

Par Alma Marin

Le 18 août, nous sommes arrivés dans la communauté de Vila Franca, située à la rencontre entre les fleuves Tapajós et Arapiuns. Nous avons été accueillis par les frères Arapyú: Enoque, Gedeão (tous deux professeurs à l'école autochtone) et Abraão, cacique (chef) de de la communauté autochtone. En effet, dans la communauté, une vingtaine de familles sur environ 70 s'identifient comme autochtone. Les deux groupes ont chacun leur école et leur représentant au niveau politique. Bien que la communauté fasse partie de la Reserva Extrativista (RESEX) Tapajós/Arapiuns depuis 1988, les familles autochtones, elles, souhaitent procéder à la démarcation de leur territoire pour le protéger et en faire reconnaître le statut autochtone.

À notre arrivée, nos hôtes nous ont rassemblés près de l'école pour nous accueillir et nous parler de l'histoire de la communauté et de sa réalité actuelle. La communauté était le lieu de la mission religieuse arapiuns, il y a de ça plusieurs siècles. Lors de la révolte de la *Cabanagem* (1835-1840), Vila Franca avait un positionnement géographique stratégique en hauteur qui permettait de voir arriver les bateaux. En visitant le village à pied, nous avons pu voir les vestiges de la prison ayant servi à emprisonner les *cabanos* (mouvement de révolte principalement composé de personnes autochtones et afro-brésiliennes dénonçant le contexte de misère de l'époque). Nous avons aussi pu visiter l'église catholique, se trouvant au centre du village.



École autochtone Surara Benvinda

Par Alma Marin



Le lendemain, le 19 août, nous nous sommes rendus à l'école primaire *Surara Benvinda*, l'école déservant principalement les familles autochtones de la communauté. Le terme *surara* provient de la langue *nheengatu* et signifie "guerrière", alors que *Benvinda* est le nom d'une femme qui a été une *leader* importante dans la communauté et qui est décédée dans un accident tragique. Inaugurée en 2016, l'école met beaucoup d'efforts pour enseigner les "savoirs notoires" et la langue *nheengatu* à ses étudiant.e.s. En effet, des démarches sont déjà enclenchées pour que ces connaissances soient intégrées au cursus obligatoire des écoles autochtones partout au Brésil. Dans la communauté, on procède à l'élaboration de beaucoup de matériel pédagogique pour favoriser les apprentissages, mais il est important que l'intérêt pour ces savoirs et pour la langue dépasse le cadre de l'école; les générations plus âgées veulent, elles aussi, se réappropriier ces connaissances.

La langue *nheengatu* fait partie de la famille *tupi-guarani* et s'est développée autour du XVI^e siècle. Elle était utilisée comme langue générale, une langue de contact entre les peuples autochtones et les missionnaires pour faciliter les échanges et la communication. Le mot "nheengatu" provient de la jonction de deux mots *tupis*: *nhe'enga*, qui signifie "langue" et "katú", qui signifie "bonne". Lors de notre passage à l'école, le professeur de langue Gedeão Arapyú a eu la gentillesse de nous donner un cours de *nheengatu* pour nous apprendre des mots et des phrases de base. Il a aussi décortiqué la composition de différents mots du quotidien pour nous en expliquer la signification.

Fête de Nossa Senhora da Assunção

Par Alma Marin

Quand nous sommes arrivés à Vila Franca, les célébrations de la fête de l'Assunção de Nossa Senhora qui célèbre l'ascension de la Vierge Marie avaient lieu. Elle se déroule généralement le 15 août, ou le dimanche suivant. Bien que la célébration ait des origines catholiques, cela ne signifie pas pour autant que les familles autochtones ne participent pas à son organisation ou à sa réalisation. En effet, en Amazonie, il n'est pas rare que des éléments profanes se mêlent aux célébrations religieuses. Dans la communauté, la célébration prend la forme d'une neuvaine au cours de laquelle plusieurs événements se déroulent. Le village arborait donc ses couleurs blanches et bleues par le biais de rubans qui virevoltaient au dessus de nos têtes. Lors de la fête, un mât a été érigé et décoré avec des plantes et des fruits, comme nous l'avons fait lors de notre passage à l'Escola da Floresta. Lors des deux derniers soirs de la neuvaine, des fêtes de village s'organisaient; l'une profane, l'autre religieuse. Ces fêtes se traduisaient par de grands rassemblements au centre du village où régnaient la musique et la danse. Le dimanche, tôt le matin, l'on procédait à abattre le mât avec la performance de la *Brincadeira dos pretos*, performance théâtrale réalisée par différentes personnes de la communauté.



Arts et peintures corporelles

Par Bérénice Mollen-Dupuis

C'est à l'ombre de la Maloca Québec qu'Enoque, ancien cacique du village et professeur d'art à l'école autochtone, nous a offert les enseignements sur les peintures corporelles au fruit du jenipapo. La teinture utilisée est un mélange liquide noir, non permanent, fait à partir du fruit du jenipapo, une plante présente dans les forêts du nord du Brésil. Certaines peintures peuvent aussi être réalisées à partir d'urucu, un fruit donnant une teinture rouge qui, lorsque portée sur le visage, peut représenter la colère. Enoque ainsi que son frère Abraão, nous ont peint sur les bras le symbole de leur peuple, le Yi Mbuya (boa) qui représente la résistance, tout en nous expliquant que, même en n'étant pas nous-mêmes originaires de leur communauté, il nous était possible de recevoir cet honneur. Cela démontrerait à tous ceux qui verraient nos peintures corporelles que la communauté de Abraão et Enoque est toujours vivante. Chaque peuple de la région a son propre motif; le motif arapyú a été conçu par Enoque dans le cadre de ses travaux à l'université. En effet, il est aussi artiste peintre. Dans ses oeuvres, il représente des membres de sa famille, de sa communauté et des éléments de la forêt.



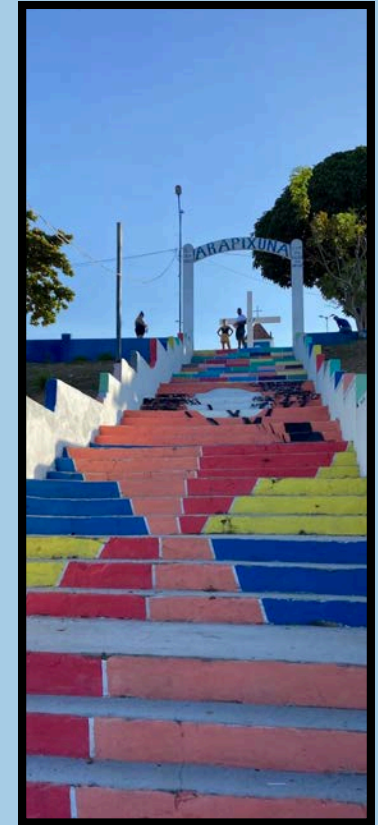
Arapixuna

Par Janie Dolan

Écrire... ce verbe si simple, mais pour moi, une montagne infranchissable depuis plus de 6 mois. Aucun mot n'arrivait à percer le nuage épais qui enveloppait mes pensées, aucune phrase ne parvenait à capturer l'essence de notre expérience. C'était comme si une brume avait voilé mes souvenirs, brouillant toute tentative de compréhension. Écrire pour expliquer l'inexplicable, décrire l'indescriptible... Comment mettre des mots sur ce que je peinais encore à intégrer, à comprendre? Cela m'aura pris un autre voyage et des mois de silence pour commencer à démêler mes souvenirs, à comprendre l'immense privilège d'avoir vécu tous ces moments, ces connexions, ces réflexions en accéléré, faire sens du flou en moi....

On m'a proposé d'écrire sur notre expérience à Arapixuna et je ne savais pas quel angle prendre, j'ai tenté d'expliquer le tout d'un point de vue écologique, d'un point de vue politique, mais je n'y arrivais pas et la procrastination a été pendant très longtemps ma cachette de prédilection... Jusqu'à ce matin où j'ai compris: « n'essaie pas d'écrire ce que tu penses que les autres veulent lire.. Écris ce qui pour toi reste ancré» et ça, pour moi, ce sont les gens que nous avons rencontrés. Voici donc une partie de mes souvenirs imparfaits et orientés de ces deux jours à Arapixuna.

Les premiers souvenirs qui se dessinent sont ceux où nous nous sommes tous réunis sur le devant du bateau pour admirer les paysages qui se dessinaient devant nous lorsque nous entrions dans le Canal do Jari et dans la *varzea*. Les terres agricoles, le bétail, les pêcheurs, les pirogues, les familles, les maisons sur pilotis, les églises et l'eau blanche du fleuve Amazone qui contrastait avec l'eau noire du fleuve Tapajós sur lequel nous avons navigué jusqu'à maintenant. Le voyage tirait à sa fin et une certaine nostalgie se faisait sentir alors que nous approchions de la dernière communauté que nous aurions la chance de rencontrer avant de retourner à Santarém.



Le matin du 22 août, nous avons rejoint les jeunes dans une des salles communautaires d'Arapixuna, une certaine effervescence et une certaine gêne se font sentir de part et d'autre au fur et à mesure que les jeunes s'installent dans la salle. Ces derniers ont été assez patient.e.s pour écouter nos histoires dans un portugais approximatif. Nous avons abordé entre autres les récits innus, l'artisanat fait par les femmes autochtones au Québec et les tatouages traditionnels autochtones. Malgré que la barrière de la langue nous empêchait de nous comprendre parfaitement, l'énergie et la curiosité mutuelle était présente, la chaleur aussi. Un des moments forts, selon moi, a été le partage d'une d'entre nous sur la signification de ses propres tatouages, et ce, avec générosité et authenticité. Certains jeunes ont alors partagé, à demi-mots, qu'eux.elles aussi avaient des tatouages, mais le sujet semblait un peu trop sensible pour être discuté en public.

À la suite de ces présentations, nous avons constaté qu'il était temps de passer des mots à l'action. Nous avons donc proposé aux jeunes différentes options dont la création d'une murale collective et un atelier de perlage de boucles d'oreilles. L'objectif était clair: créer des liens, briser la glace et forger des souvenirs autour d'un moment partagé ensemble. Pour ce qui concerne la création de la murale, plus d'une quarantaine de jeunes se sont réunis autour d'une grande toile blanche pendant plus d'une heure, un tissu chargé d'histoires et de promesses, transporté depuis Belém. Ils et elles étaient invité.e.s à partager ce qui était significatif pour eux, à travers des mots ou des images, à laisser une empreinte de leur identité sur cette murale éphémère. Nous, membres de notre groupe, avons emboîté le pas, partageant nos propres pensées et sentiments sur cette toile en constante évolution. Certains jeunes ont préféré s'exprimer sur de petits carrés à gratter, offrant ainsi une alternative sans pression. Les échanges furent riches, empreints de rires et de moments de profonde réflexion. À leur propre rythme, les jeunes ont laissé parler leur créativité, formant une symphonie de couleurs et de significations.



Les créations se sont retrouvées jumelées à celles de notre groupe, à nos identités multiples. Vers la fin, un groupe restreint est demeuré avec nous, partageant les histoires derrière leurs œuvres, offrant un aperçu de leur monde intérieur. Une question émergea alors naturellement: comment pouvions-nous rendre à la communauté tout ce qu'elle nous avait offert, cet accueil chaleureux, ce temps précieux ? Après discussion, il a été décidé que la murale resterait entre nos mains et qu'ils et elles conserveraient plutôt le matériel de création. Pour faciliter sa conservation, nous l'avons minutieusement documentée en images.

Colloque interuniversitaire de l'UFOPA

Par Alma Marin

C'est à Santarém que notre séjour a pris fin, alors que nous nous sommes rendus à l'Université Fédérale de l'ouest du Pará pour participer au Colloque International Amazonie-Québec. Nous y avons retrouvé nos collègues Jackson, Alexandre, Andressa et Liliane ainsi que de nombreux autres étudiants de l'Université pour une journée d'échanges sur les réalités autochtones du Québec et de l'Amazonie. Après les mots d'ouverture prononcés par les professeurs et organisateurs des deux universités, les étudiant.e.s se sont succédé.e.s au cours de l'avant-midi pour aborder des sujets tels que les traditions juridiques autochtones, l'éducation autochtone au Québec et au Brésil, la pêche et le territoire, les arts autochtones, et d'autres encore. Puis, après avoir partagé le repas du midi à la cafétéria de l'université, nous avons poursuivi les échanges sous forme de sous-groupes. Le premier abordait les actions et les formes d'organisation des groupes autochtones à l'université. Le deuxième se concentrait sur l'art et la culture autochtone. Finalement, le troisième groupe a échangé sur la question des limites légales, des défis, des droits et des victoires autochtones sur les territoires. Grâce à cette journée de partages, nous avons donc eu la chance de discuter des apprentissages que nous avons réalisés dans les dernières semaines dans un contexte universitaire.



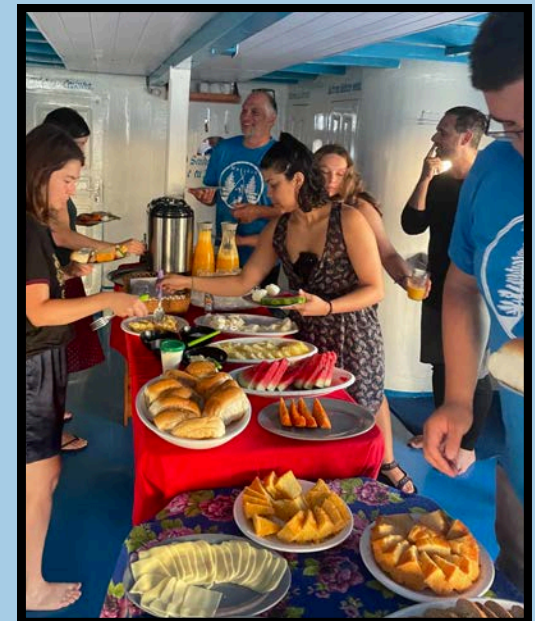
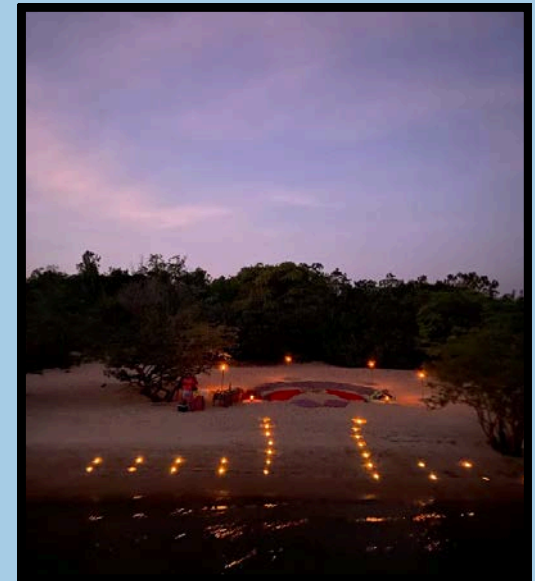
Témoignages

Petit mot sur notre retour de voyage du Brésil

Kwei! Dominic Flamand ni icinkason, Atikamekw nehirowisiw, Manawan ni otcin. Je me suis retrouvé dans cette grande aventure grâce, entre autres, à l'invitation de Laurent Jérôme. Les préparatifs pour le voyage n'auraient probablement pas été si simples sans également l'aide d'Étienne Levac. Je les remercie grandement pour leurs efforts incessants.

Que dire d'un chasseur, pêcheur et cueilleur Atikamekw qui part en voyage de l'autre côté du globe, loin de son « Nitaskinan ». Ça a occasionné un choc culturel, certes, mais néanmoins fascinant, permettant de découvrir d'autres cultures et ce, particulièrement au niveau culinaire. Étant moi même tant passionné de cuisine que j'ai décidé d'en faire un métier, j'ai adoré découvrir des traditions culinaires de la région du Pará. Le Tacacá m'a particulièrement plu. Je me rappelle également avoir eu de la difficulté à supporter la hauteur dans l'avion, que j'ai su maîtriser plus tard, lors de notre retour. Très vite, après notre arrivée à Belém, j'ai appris qu'il y avait des enjeux politiques énormes et des luttes autochtones dans la région que nous visitons, ce qui m'a fait sentir un peu comme chez moi; plus à l'aise.

Quoi qu'il en soit, cette expérience nous a également permis, pour plusieurs, de nous dépasser lors de notre périple de 9 kilomètres dans la forêt dense et humide amazonienne à Jamaraquá. L'effort a cependant été récompensé par une baignade dans l'une des sources de la montagne. Ayant vécu des moments difficiles en début d'année, cette expérience a été, pour moi, comme un pèlerinage et une forme de quête à la recherche de paix intérieure et de paix avec mon passé. Il m'est arrivé de manquer d'eau quand on est redescendu, j'avais une sensation de déshydratation. Au loin, j'ai vu des personnes de mon groupe s'attarder sur ce que je croyais être une pompe à eau. Ma soif a bien évidemment pris le dessus, je n'ai pas hésité à accélérer mes pas. Ben non! C'était juste une araignée qui attirait l'attention de mon groupe.

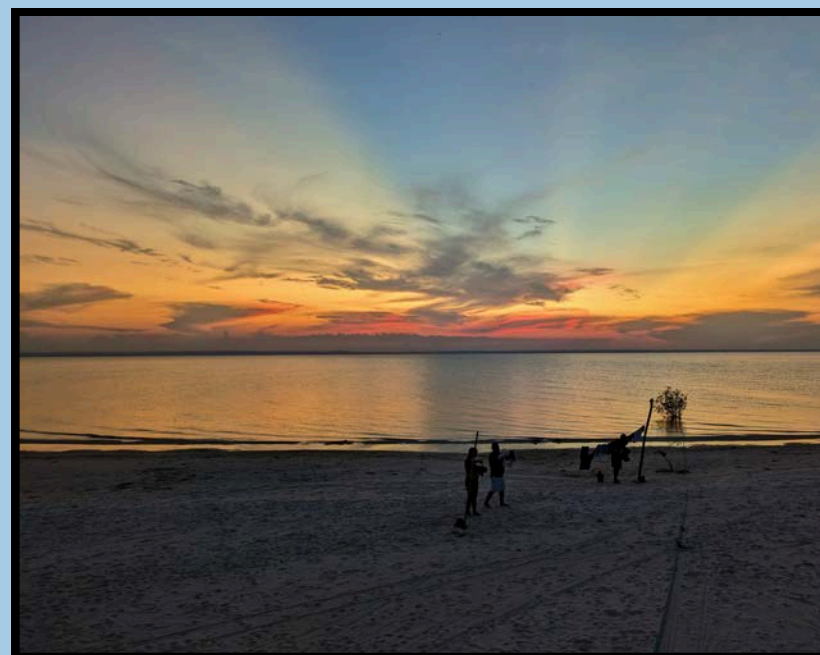


Moi qui avait épuisé ma dernière goutte d'eau dans cet empressement, je me suis finalement retrouvé à être un peu grincheux et à continuer mon chemin sans regarder l'araignée en question. Fait cocasse.

Cette expérience m'a également permis de faire la rencontre de plusieurs personnes, notamment le professeur de l'UEPA, Manoel Ribeiro de Moraes Jr. ainsi que deux de ses étudiants; Leonardo Silveira Santos et Ozian Saraiva. Ce voyage n'aurait jamais non plus été plus satisfaisant sans l'équipage du bateau et de la cuisine. La cuisine de Siderlene Sousa, Sarah Ollyver et Breno Garcia quant à elle, m'a ramené des souvenirs gustatifs d'enfance, durant lesquels j'observais ma grand-mère et ma mère nous concocter des plats de gibier réconfortants qui mijotaient doucement. Micta Mikwetc!

Ce voyage n'aurait pas non plus été possible sans les membres de l'équipage, à commencer par le Capitaine Valdenor, qui nous a guidé à travers les eaux du Rio Tapajós tel un guide spirituel dans le contexte des nations autochtones du Canada. Je remercie également Marcos et Pelado, qui sont les deux bras du capitaine. On se sentait en sécurité avec eux. J'aimerais également terminer en remerciant la maison d'édition Ouellet-Marin (Camille Ouellet et Alma Marin) d'avoir eu la gentillesse de publier ce court texte, qui résume un peu notre voyage au Brésil. C'était une expérience immersive inoubliable et fort enrichissante qui me donnera le goût d'y retourner encore et encore.

Micta Mikwetc kaskina! À très bientôt.



Cardoso VII

Par Marwan Attalah

J'ai souhaité composer une liste
Une liste saccadée de choses et de pensées
Celles qui lèvent le cœur
Accélèrent le rythme
Fatiguent les corps et l'esprit
Une liste âpre, vulgaire, partielle
Car je ne connais pas les noms des arbres ni ceux des poissons
Je ne peux décrire avec précision les nuances de verts qui
découpent les forêts
De même pour les constellations que nous observons depuis la
plage ou le toit
Dans ce ciel qui les nuits sans lune se confond avec le fleuve
J'aime l'humilité que nous procurent les étoiles
La manière dont elles alimentent mes peurs
Je commence à connaître le nom des fruits
Abacaxi, caju, maracujá
Que je préfère néanmoins dans mes caipirinhas
Que sur les plateaux servis sur le pont inférieur

Dans notre maison sans mur
Difficile d'avoir une chambre pour soi
Nos courts moments privés sont brefs et subtils
Plus souvent oniriques que conscients



L'eau est présente sous toutes ses formes
S'exprime dans différents fluides
Ceux qui perlent sur nos visages
Ceux qui nous submergent
Ceux que nous buvons
Ceux que nous vomissons
L'eau a ici plus que tout autre endroit, sur nous et les choses, empire
Nos habits ne sèchent jamais vraiment
Ne perdent jamais le gout salé de la transpiration
Nos plaies guérissent mal
Même les journées les plus chaudes
L'eau ne nous quitte pas

Au fil des jours et du fleuve
Nos rencontres nous permettent de tisser l'histoire de la région
Ces espaces où
La fête côtoie la violence
La beauté est synonyme de combat
Résistance, un mot d'ordre
Qui donne un sens à l'espoir vécu par fragments de vie

J'aime voir le soleil embrasser l'Est
Les derniers moments du jour
Dans des teintes d'orange et rose
Dans ces moments où l'on rit souvent par excès
Avec l'espoir que le soleil se lève toujours
D'accéder une nouvelle fois à l'aube

Malgré les difficultés à saisir le présent
Aussi facilement que les Guaraná d'une glacière trop pleine
De s'arrêter et réaliser que ces moments sont
Nous essayerons de signifier le jour
Pour séjourner impossiblement dans l'instant

La mémoire nous fera sûrement défaut
Certains rires seront oubliés
Sentiments déformés
Il nous restera des souvenirs diffus
Embrumés par la chaleur et le manque de sommeil
Oui, sûrement.
Dont la légèreté d'un verre partagé
La douceur de textes mal chantés
L'engouement d'une danse dont on ne connaît pas les pas
De rire aux éclats sur un pont lustré



Enfin,
Aux terreurs nocturnes et diurnes
À l'enfer de la jalousie et de l'amour
À partir trop tôt ou trop tard
Revenir ou rester
Mourir et pleurer
À votre colère et à la mienne
À parler trop fort ou trop peu
Aux morsures de raies, de moustiques, d'araignées
Scarabées, mammifères marins, jacarés
Aux hamacs, étendages, moustiquaires
Aux ronflements, insomnie, somnifères
Aux esprits de la forêt et de l'eau
À nos amitiés forgées dans le fleuve
À nos amitiés forgées dans la Skol



Manawan



Portraits

Par Étienne Levac, Alma Marin et Camille Ouellet

Au début de cette aventure, nous nous étions rendus sur le site Matakan, en territoire atikamekw, pour nous familiariser avec le contexte de la communauté, ses réalisations, ses acteurs et actrices important.e.s. Lors de ce séjour, nous avons côtoyé différentes personnes qui ont généreusement accepté de partager avec nous divers aspects de leur vie, de leur travail et de leurs pratiques. Nous souhaitons ici les présenter pour que nos lecteurs aient aussi la chance d'aller à leur rencontre.



Debby Flamand

Debby est la coordonnatrice par intérim de Tourisme Manawan depuis 2022. Elle travaille aussi avec le Projet Matakan au sein duquel elle participe à l'organisation de camps de transmission culturelle pour les jeunes de la communauté. De plus, elle s'implique dans des initiatives de guérison communautaire qui touchent particulièrement les femmes atikamekw et auprès du Conseil des femmes de la communauté.. Lors de notre séjour, elle a notamment présenté l'Expédition des Premières Nations, un parcours de motoneige entre différentes communautés, à laquelle elle a participé pour la première en 2023 avec d'autres personnes de Manawan et qui vise à soutenir différentes causes comme celle du mouvement *Justice pour Joyce*.



Dominic Flamand

Dominic travaille depuis plusieurs années avec Tourisme Manawan, grâce à ses talents de chef cuisinier. En plus de cuisiner pour les groupes de la communauté et les touristes qui séjournent sur le site Matakan, il a travaillé pour de grands établissements d'hôtellerie. Il met sa créativité à profit en élaborant des recettes qui incorporent des aliments issus du territoire. Étant lui-même chasseur et pêcheur, il a eu la patience de nous enseigner différentes techniques utilisées pour le filetage des poissons et le dépeçage de l'original. Dominic a, par ailleurs, un statut particulier, puisqu'en tant que membre du groupe Portage, il a lui aussi fait partie du séjour en sol brésilien.



Dany Chilton

Dany est venu à notre rencontre à titre de négociateur en chef par intérim pour la négociation territoriale globale menée avec le Conseil de la Nation Atikamekw. Après nous avoir parlé de son parcours personnel il a abordé les différents enjeux auxquels il fait face à titre de négociateur. Il nous a également partagé que, dans sa perspective, il s'agissait davantage de clarifications territoriales, comme les Atikamekw n'ont jamais cédé leur territoire. Bien qu'il soit conscient qu'il ne sera pas le dernier négociateur en chef, sa nation étant déjà engagée depuis plus de 40 ans dans ce processus, il nous a présenté un message optimiste, qui mettait de l'avant sa confiance envers les prochains générations.



Marie-Kristine Petiquay

Marie-Kristine est une jeune cinéaste atikamekw. Lors de notre séjour, elle est venue présenter le film *Aniskenamakewin*, qu'elle a réalisé en partenariat avec le Wapikoni Mobile et le Projet Matakan. Tourné sur trois étés lors des camps Matakan, Marie-Kristine a pu recueillir des témoignages d'aîné.e.s et de jeunes au sujet de la transmission de la culture atikamekw. Elle y discute notamment de l'urgence liée à la transmission des savoirs des aîné.e.s ayant vécu en territoire dû au décès plus récent de plusieurs d'entre eux. Elle travaille aussi actuellement avec l'Office National du Film à une version "long-métrage" de son film.



Mario Ottawa

Mario est élu au Conseil de bande de Manawan et a travaillé plusieurs années comme guide de territoire avec Tourisme Manawan. Il est venu à notre rencontre pour diriger une cérémonie du lever du soleil. À l'aide de divers objets (pipe, plume d'aigle, tabac, eau) et en récitant différentes prières, il a procédé à réaliser la cérémonie et à nous en expliquer les différentes étapes. Il a particulièrement souligné l'importance d'entretenir des relations harmonieuses avec le territoire, avec les ancêtres, mais aussi entre nous.



Anthony Quitich-Dubé

Anthony remplit plusieurs rôles dans la communauté, notamment comme intervenant jeunesse, et est présentement étudiant en sciences de l'activité physique à l'Université de Trois-Rivières. Dans le cadre de sa présentation, il est venu nous parler de son travail comme représentant jeunesse pour la communauté de Manawan au Conseil de la Nation Atikamekw. Plus précisément, il a abordé le développement de la Charte Jeunesse Atikamekw, ainsi que la volonté de remettre sur pieds le Conseil des jeunes de Manawan et la maison des jeunes, qui ne sont plus actifs depuis 2017. Il nous a partagé les nombreux liens qu'il tente de mettre de l'avant dans son travail entre les activités physiques ainsi que la transmission et la fierté culturelle chez les jeunes.



Sipi Flamand

Chef de la communauté de Manawan depuis 2022 et étudiant à la maîtrise en sciences politiques à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, Sipi est venu nous rencontrer au site Matakan afin de nous parler des systèmes de gouvernance atikamekw, thématique qui est également au centre de son mémoire et de son essai politique publié sous le titre *Nikanik e itapian : un avenir autochtone « décolonisé »*. Pas encore publié au moment de notre rencontre à Matakan, Sipi nous a tout de même partagé certaines de ses réflexions, portant également sur les enjeux et l'importance de l'implication des jeunes au niveau politique, mais aussi communautaire.



Véronique Basile Hébert

Autrice, doctorante en étude et pratiques des arts à l'Université du Québec à Montréal, femme de théâtre, ainsi que professeure invitée à l'Université du Québec à Trois-Rivières, Véronique Basile Hébert et sa fille Jasmyne Basile Hébert nous ont engagé.e.s dans un atelier autour de la pièce *Notcimik : là d'où vient notre sang*. Dans cette pièce, dont nous avons joué un extrait assis.e.s autour du rond de feu, le Nitaskinan (territoire atikamekw) ainsi que la relation des Atikamekw avec celui-ci, sont centraux. Véronique a aussi abordé la place de l'humour dans son écriture, qui s'ancre dans sa méthode de création qu'elle décrit comme holistique. L'extrait que nous avons performé a attisé notre curiosité pour le reste de cette pièce, ainsi que celles à venir!



Matna Ottawa-Dubé

Matna est agent culturel de l'école secondaire Otapi, un poste qui l'amène à organiser des activités culturelles et des sorties en territoire avec les jeunes de l'école. Lors de notre séjour il a été d'une grande aide lors du dépeçage de l'orignal et du filetage des poissons, nous apprenant ses techniques. Il nous a aussi brièvement parlé des différentes activités qu'il planifie dans le cadre de son emploi, activités qui sont en lien avec les six saisons atikamekw, ainsi que du développement de la fierté qu'il perçoit chez les jeunes qui s'impliquent.

L'Équipe de guides de territoire

Carl-David Ottawa : Carlos a longtemps été guide touristique pour Tourisme Manawan et a toujours passé du temps en territoire avec sa famille. Il s'implique dans plusieurs projets de sorties en territoire comme l'expédition de canot Tapiskwan Sipi. Il est également pompier pour les services d'incendies de Manawan.

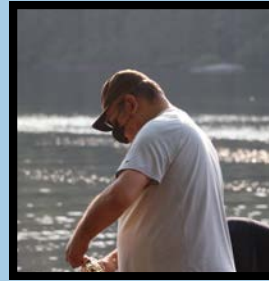
Jean-Alfred Flamand : Surnommé Napec, Jean-Alfred travaille au site de guérison communautaire, le site Mirerimowin, qui signifie bien-être/sérénité. Il est venu au site Matakan afin de nous présenter différents éléments de la culture atikamekw et nous a montré les environs du Lac Kempt.

Tommy Niquay : Enseignant d'éducation physique à l'école Simon Pinecic Ottawa de Manawan, Tommy s'implique dans les activités se déroulant au site Matakan et valorise l'implication des jeunes dans des activités physiques, d'autant plus lorsque celles-ci se déroulent en territoire.

Réginald Flamand : Réginald a, lui aussi, longtemps été guide touristique pour Tourisme Manawan et s'est impliqué dans l'organisation de plusieurs événements communautaires au fil des ans comme la cérémonie du Pow-wow.

Frederick Nequado Petiquay : Frederick a non seulement été notre guide, mais il était aussi un chasseur à l'affût. Il a expliqué à notre groupe l'importance de la chasse pour les Atikamekw Nehirowisiwok et tout particulièrement celle de l'orignal. Lorsque nous avons préparé la carcasse d'un orignal chassé par un membre de notre groupe, Dominic Flamand, Frédéric a pu montrer son expertise à ce sujet.

Kevin Dubé : Surnommé Tcitci, il se qualifie du seul « vrai capitaine du lac Kempt ». C'est avec son ponton qu'il a fait le voyage de notre groupe entre Manawan et Matakan. Durant le trajet, Tcitci a pu nous expliquer quelques lieux sur le lac ainsi que leurs toponymes.



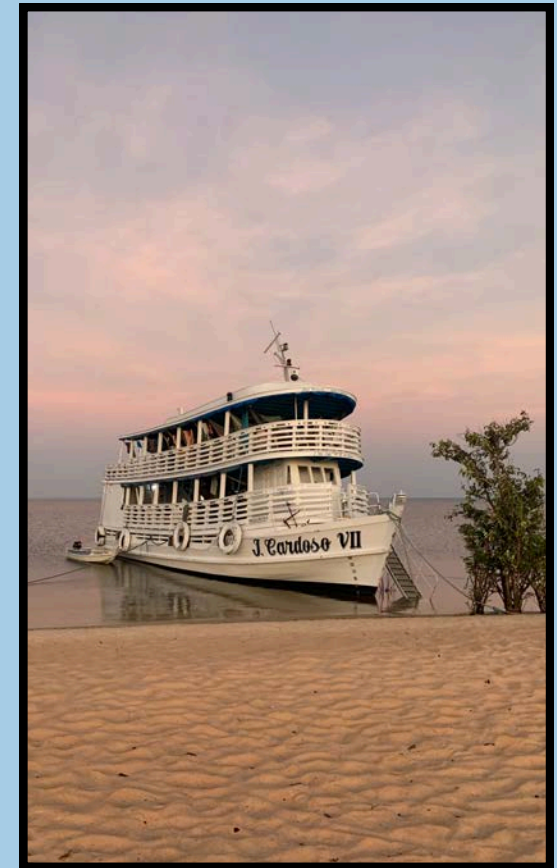
Conclusion



Nos passages, autant au Québec qu'en Amazonie brésilienne, nous ont permis de remarquer que les différentes communautés qui nous ont accueilli.e.s ont plusieurs points communs, malgré les nombreux kilomètres qui les séparent. En accord avec le titre du programme court, l'omniprésence de l'eau et les relations entretenues par les différents groupes avec les entités qui l'habitent ont été au cœur des discussions et des activités dans lesquelles nous nous sommes engagé.e.s. En effet, l'eau, dans la diversité des formes qu'elle prend, est vitale pour les communautés autochtones et riveraines que nous avons rencontrées. Elle est aussi au centre des luttes et des violences s'inscrivant dans des contextes socio-politiques complexes et subissent de profonds bouleversements causés par la colonisation, l'extractivisme, les invasions territoriales, les contaminants, les changements climatiques et d'autres encore. Ces perturbations sont vécues et observées par les différents peuples qui nous ont fait part des impacts que la situation climatique a sur leurs pratiques ainsi que sur les êtres, humains ou non, qui les entourent.

Ces séjours nous ont permis de mesurer l'importance des relations que ces communautés entretiennent avec les mondes et les entités qui les constituent, mais aussi l'importance des relations que nous avons eu la chance de tisser entre nous. Celles-ci sont précieuses et doivent être cultivées dans le présent et dans l'avenir. Ce livret est issu de cette volonté-même de faire honneur aux lieux que nous avons parcourus ainsi qu'aux personnes qui les habitent, qui les gardent et qui les protègent depuis des millénaires. L'engagement dans ces relations est aussi synonyme de responsabilité face aux nombreux partages qui ont découlé de nos discussions. Ces textes sont donc une fenêtre sur une partie du trajet que nous avons fait et sur la multitude d'expériences vécues en tant que groupe. Ces expériences, qui sont composées de nos trajectoires personnelles, se sont aussi croisées avec celles de toutes les personnes qui nous ont partagé leurs récits, leurs luttes, leurs espoirs, mais aussi leurs repas, leurs danses, leurs rires puis surtout, leur temps. De la part de l'ensemble des portagiens et portagiennes, à tous ceux que nous avons eu le plaisir de revoir, de rencontrer et de croiser,

Un énorme merci.



Portage Amazone-St-Laurent

Membres du groupe 2022-2023 : Marwan Attalah, Milla Bacon-Moreau, Pierre-Luc Bélanger, Benjamin Bruyère, Mickaël Castilloux-Gaboury , Annabelle Côté, Marie-Ève Courtemanche, Hubert Demers-Campeau, Janie Dolan, Dominic Flamand, Micha Jam, Alma Marin, Geneviève Marion-Seguin, Bérénice Mollen-Dupuis, Claudel Nepton, Olivia Ottawa-Quitich, Camille Ouellet, Valérie Pellerin, Ulysse Rémillard, Claude Richard, Leonardo Silveira Santos, Ozian de Sousa Saraiva, Alicia Vigneau.

Équipe pédagogique: Anne-Marie Colpron, Deyse França, Laurent Jérôme, Étienne Levac, Manoel Ribeiro de Moraes Jr., Émilie Stoll

